

PER

J-451

BAnQ

reflet de Société

«Un regard différent sur notre société»

Vol. 19 N°3, Février-Mars 2011

Violence de rue
La vie
d'un **Blood**
en Général



Euthanasie

Prostitution sur Internet

PP40025160

R07638

1 10512 P6 L26

0 5 ANS 27 NOS RECUS

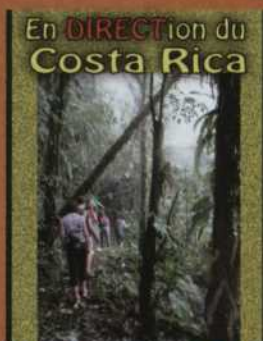
(L)XX38

DEPOT LEGAL BIBLIOTHEQUE NATIONALE

2275 RUE HOLT

MONTREAL QC H2G 3H1

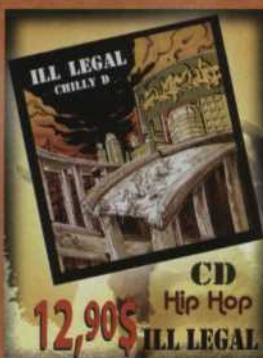
Taxes et livraison
incluses



Projet Journalistique international **6,95\$**



12,90\$ Hip Hop et Soul RÉFLEXIONS



12,90\$ Hip Hop ILL. LEGAL



DVD Spectacle Hip-Hop et orgues classiques **25\$**

Merci pour votre abonnement

Cher lecteur,

Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre aide et de votre soutien à notre mission auprès des jeunes. C'est grâce à votre implication et à votre abonnement que nous pouvons continuer à offrir des services attrayants.

Écrire est aussi une contribution importante. Dans Reflet de Société, tout citoyen peut prendre sa place et livrer son témoignage. Par la poste ou directement sur le forum de notre site Internet, vos commentaires contribuent à la richesse de nos débats de société.

Lire Reflet de Société, c'est déjà agir.

Raymond Viger

Oui
Je m'abonne

- 1 an - 6 nos. **34,95\$**
- 2 ans - 12 nos. **59,95\$**
- 3 ans - 18 nos. **79,95\$**
Taxes incluses

- Abonnement
- EnDIRECTION du Costa Rica 6,95\$
- CD Musique RÉFLEXIONS 12,90\$
- CD Musique ILL. LEGAL 12,90\$
- DVD Le Choc des Cultures 25\$
- Taxes et transport inclus TOTAL

P.S. Abonnez-vous en ligne au www.refletdesociete.com
Quelques clics de souris suffiront pour nous apporter votre soutien!

OK

Prénom: _____ Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code Postal: _____ Tél.: _____

Courriel: _____ Date: _____

No. Carte: _____ Date d'expiration: _____

Signature: _____

- VISA
- MASTER CARD
- AMEX **International 39,00\$ Cad. 1 an**

Toute contribution supplémentaire pour soutenir notre travail est la bienvenue.

Reflet de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats

Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est. Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 ISSN 1615-4774
Sans frais : 1-877-256-9009 Fax : (514) 256-9444 Internet : www.refletdesociete.com



Éditorial

Gardons le cap



RAYMOND VIGER

www.raymondviger.wordpress.com

Pendant que le docteur Julien cherche de l'argent pour offrir aux enfants les services de son équipe en pédiatrie sociale; alors que l'organisme de réinsertion pour les jeunes, Productions Jeun'Est a réussi de peine et de misère à obtenir une extension de financement jusqu'en novembre 2011 et que personne ne sait encore comment se jouera son avenir; malgré le fait que le Café-Graffiti ne soit pas subventionné et qu'il accumule des déficits, année après année: 2011 s'annonce plus difficile encore.

L'ASSISTANCE SOCIALE COUPÉE

L'aide sociale offre des programmes d'insertion permettant aux bénéficiaires de participer à des activités dans le but de reprendre, à leur rythme, le chemin d'un retour au travail. Les prestataires de l'aide sociale reçoivent ainsi un léger supplément avec leur chèque mensuel. Ces programmes se termineront en juin 2011.

Emploi-Québec remplacera la Solidarité sociale pour soutenir ceux qui peuvent envisager un retour au travail à court terme. Pour ceux qui bénéficient de l'aide sociale et qui

sont un peu plus éloignés du marché du travail, ça se termine en 2011. On les oublie, on les abandonne, compression budgétaire oblige. Dommages collatéraux dans une guerre pour un budget sans déficit.

AUTRES COUPURES

Il y a aussi les coupures de l'allocation pour contraintes temporaires destinées aux mères monoparentales, aux couples avec enfants de moins de cinq ans ainsi qu'aux bénéficiaires âgés de 55 à 60 ans. Autant de personnes qui se souviendront longtemps de 2011.

Une année qui s'annonce austère pour les assistés sociaux et pour ceux qui vivent sous le seuil de la pauvreté. Une année toute aussi difficile pour les organismes communautaires qui essayent de les aider.

AUGMENTATIONS

Le prix du timbre a augmenté de 3 sous le 15 janvier dernier. À première vue, on peut penser que c'est une bagatelle dans l'océan des coûts d'opération. Pour *Reflét de Société*, cela signifie une hausse annuelle de 9 000 \$ pour la poste.

Avec l'augmentation de 1 % de la taxe de vente au Québec, nous absorbons 6 838\$ sans transférer ce coût à nos abonnés.

Après deux augmentations de 0,50 \$ de l'heure, le salaire minimum augmentera le 1er mai d'un autre 0,15 \$ de l'heure. Pour notre organisme communautaire, cela représente annuellement un coût additionnel de 26 390 \$ pour chacune des 2 premières augmentations et de 7 917 \$ pour celle de 2011 soit un total de 60 697 \$.

En espérant que le coût du papier, les autres taxes et frais restent stables en 2011, nous débutons l'année avec une charge additionnelle de 23 755 \$ qui s'ajoute aux augmentations de 35 390 \$ pour chacune des deux dernières années, pour un grand total de 94 355 \$ d'augmentation des coûts d'opération.

Malgré tous nos efforts pour maintenir au plus bas les coûts d'opération de l'organisme, nous devons envisager une augmentation du coût de l'abonnement de votre magazine *Reflét de Société*. L'augmentation sera effective le 1er mai 2011.

Je voulais vous prévenir. Pour vous remercier de votre soutien depuis de nombreuses années et vous donner l'opportunité de renouveler votre abonnement avant l'augmentation. C'est aussi une occasion d'offrir à vos proches et à vos amis de s'abonner à *Reflét de Société*. Il nous fera grand plaisir de les accueillir dans notre grande famille.

Faire connaître le magazine à l'ensemble du Québec est une opération dispendieuse qui demande beaucoup d'énergie. En tant que fidèles lecteurs de *Reflét de Société*, en vous identifiant fièrement en tant qu'abonnés à notre magazine et en proposant à vos proches de le faire, vous permettez ainsi à vos amis et vos collègues de bénéficier d'un abonnement avant que le prix n'augmente tout en soutenant notre mission d'intervention auprès des jeunes.

Merci pour votre présence et votre fidélité. Vous faites partie des solutions pour 2011 !

Le poème qui suit a été composé lors d'un atelier qui permet à des jeunes de retourner à l'école ou sur le marché du travail. Par l'écriture, ils apprennent à se découvrir. Johnny, intervenant au Café-Graffiti, a demandé au groupe de choisir une activité. Considérant la difficulté des jeunes à s'entendre, il leur a demandé d'écrire sur le compromis. Voici la vision de l'un deux.

LE COMPROMIS

Définition (selon le Larousse 2008):

Compromis (n.m.) Latin. Compromissum. 1. Accord obtenu par des concessions réciproques; arrangement. 2. Convention par laquelle les parties décident de soumettre un litige à un arbitre. 3. Littérature : Moyen terme entre deux choses opposées; état intermédiaire, transition. 4. Psychanalyse. Formation de compromis : moyen par lequel le refoulé fait irruption dans la conscience où il ne peut faire retour qu'à condition de ne pas être reconnu (rêve, symptôme névrotique).

Le compromis dit:

Je cherche une muse et ça m'amuse
Compromis, dis-moi, es-tu mon ami?
Ou juste une excuse ?
Par un seul accord tu peux changer ton sort
Compromissum si tu viens du latin
Te considères-tu diabolique ou divin ?

Le compromis dit:

Je viens du latin, certes. Mais à ma grande malchance
C'est à travers le rêve que je trouve ma trêve
Car à vrai dire, dans la réalité, je ne suis qu'un forcené
Vous m'avez trouvé dans le Larousse
Alors maintenant vous pouvez envoyer la police à mes trousseaux.

Le compromis dit:

Je suis le compromis, le fantassin de service
Celui qui festoie frénétiquement, avec caprice
Halte-là, avant que la cavalerie n'arrive
Tu te situes aussi en littérature comme un état intermédiaire
Donc d'une certaine façon, c'est toi qui équilibre la balance
En tant que tel, tu te définis au masculin avec la plus légitime des éloquences.

HAMS

Reflet de Société

SERVICES AUX ABONNÉS

Changement d'adresse
(514) 256-9000

ÉDITEUR / RÉDACTEUR EN CHEF

Raymond Viger
(514) 256-4467

raymondviger@hotmail.com

PUBLICITÉ ET COMMANDITE

DIRECTRICE ADMINISTRATIVE

Danielle Simard
(514) 256-9000

journal@journaldelarue.ca

JOURNALISTES

Dominic Desmarais
Patrick Juan

COLLABORATEURS

Jean-Pierre Bellemare,
Louise Gagné,
Nicole Viau,
Jean-Claude Leclerc,
Matthew Johnson,
Alain Lampron,
Hams

PUPITRE

Gabriel Alexandre Gosselin

GRAPHISME

Ju@n Carlos Sanchez Lopez

PHOTOGRAPHES

François Laplante-Delagrave
Georges Cabrera

ILLUSTRATIONS

Mabi,
Énoch

CORRECTION

Marie Kabel

CAFÉ-GRAFFITI

(514) 259-6900

**NE ME
JETTE PAS,
passe-moi
à un ami
6,95\$
l'unité**

ABONNEMENT VOIR P. 33

Notre mission: Le **Journal de la Rue** est un organisme à but non lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socioéconomique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans *Reflet de Société* sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reflet de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques: drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On y propose des solutions et des ressources.

Reflet de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes.

Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada pour nos dépenses d'envoi postal et nos coûts rédactionnels par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP) et du Fonds du Canada pour les magazines. Convention de la poste-publications n° 40025160, n° d'enregistrement 07638.

Canada



Courrier du lecteur



COLIN MCGREGOR

C'est la deuxième fois que je lis un article signé Colin McGregor depuis la prison de Cowansville (Analphabète en cage, nov/déc 2010). Comme après le premier article, je suis estomaqué par sa capacité à nous faire entrer dans le monde carcéral, et à nous faire ressentir l'écoulement du temps, la limitation des choix disponibles, la fragilité des rapports humains, la dissimulation de la faiblesse, tout cela dans le contexte de l'analphabétisme.

C'est un très beau texte sur l'entraide et sur l'impuissance face à certaines limites infranchissables. L'auteur aide un autre détenu à apprendre à lire, lui apportant un sentiment d'accomplissement et de libération. Il fait une description minutieuse, pourtant en très peu de mots, de tout ce qui entrave l'analphabète en prison, lui imposant des barreaux supplémentaires qu'il doit au surplus cacher. Ça fait terriblement réfléchir sur la merveilleuse liberté que procure le fait d'être capable de lire, et de pouvoir le faire quand on veut, où l'on veut, et sur n'importe quel sujet de son choix.

WWW.refletdesociete.com

Monsieur McGregor écrit très bien. Quand il aperçoit une larme de joie au coin de l'œil de son «élève» ému de son propre progrès, il écrit: «Cette goutte d'eau salée représente le salaire de ma journée». Qui dit mieux?
Michel Leclerc, Québec

ARPI, L'ARTISTE VAGABOND

J'ai lu l'article tout d'un trait. À la fin, j'avais l'impression d'être un ami d'Arpi. Dans ma pensée, je félicitais l'auteur qui avait fait vivre Arpi parmi ses lecteurs. En résumant l'histoire à mon épouse de langue anglaise, j'ai pensé à lire le nom de l'auteur. C'était Dominic Desmarais à qui j'avais envoyé un courriel au début de sa collaboration avec *Reflète de société*. Ancien prof de français, j'avais remarqué son talent et je lui manifestais mon admiration. Depuis ce temps, grâce à ce portrait d'Arpi, je constate qu'il a grandi et paufiné son sens de l'observation. Je réitère mes félicitations à ce journaliste. Les autres aussi sont talentueux, mais les circonstances m'ont conduit vers Dominic.
Jean-Maurice Huard, Laval

JEAN-PIERRE BELLEMARE

La première fois que j'ai rencontré Raymond Viger, c'était pour écrire un livre en toxicomanie. Malheureusement pour moi, écrire un livre quand tu ne connais rien en littérature c'est pas quelque chose d'évident. Alors M. Viger m'a proposé d'écrire un article pour la revue *Reflète de Société*. J'ai écrit plusieurs textes. Toutefois mon niveau d'écriture n'était pas à la hauteur pour être publié.

Après un an et demi de travail, j'avais toujours rien de publié. Mon découragement commence à se faire sentir. Raymond m'a alors suggéré de lire les chroniques de Jean-Pierre Bellemare. Jean-Pierre Bellemare a suivi un peu le même

parcours que moi. C'est-à-dire qu'il a écrit une série de textes qui ont été refusés dans un premier temps. Puis grâce à des rencontres hebdomadaires avec Raymond Viger, Jean-Pierre s'est amélioré dans ses textes si bien que maintenant, il rédige depuis plusieurs années une chronique régulière sur la vie en prison dans *Reflète de Société*. Le parcours de Jean Pierre Bellemare m'a ouvert un chemin dans le monde de l'édition. Il m'a motivé pour découvrir mon style d'écriture. Il est devenu pour moi une source d'inspiration. En partant de rien, il a remporté un important prix de journalisme en 2008. Je lui souhaite un avenir très prometteur.

Patrice Léonard, Montréal

D'UNE COUVERTURE À L'AUTRE

Quelle merveilleuse revue, très intéressante! C'est toujours un plaisir de la lire d'une couverture à l'autre puisqu'elle nous donne des échos de différentes régions du Québec. Plusieurs témoignages sont poignants tellement ils sont criants de vérité. Merci du fond du cœur de nous donner l'opportunité de rester brancher sur les réalités si difficiles d'un bon nombre de jeunes gens qui ont pourtant droit au bonheur eux aussi. Merci beaucoup et félicitation à tous vos collaborateurs.

Jeanne C. Laliberté, Brossard

PASSAGE AU CAFÉ-GRAFFITI

Le Café-Graffiti est un endroit unique où se rencontrent tous les publics. Difficile de trouver les mots appropriés pour le qualifier. Intrigant, tolérant et surtout enrichissant. Un passage en cet espace ne ressemble à aucun autre. En son sein, les cultures se confrontent. Artistes ou marginaux, instruits ou déconstruits, du Mexique ou d'Outre Atlantique, une foule de personnages lui donnent sa tonalité si particulière. Ils ne sont

pas là par hasard. Ils cherchaient tous un coin à part. S'il vous arrive de passer rue Ste-Catherine, n'hésitez pas à vous arrêter. Le temps non pas d'un café, mais juste pour un instant de réalité.

Julie Philippe, France

MALADIE DE CROHN

Je souffre de cette maladie depuis que je suis toute petite et ce n'est pas drôle. Je croyais que je m'étais habituée à vivre avec. Mais quand il faut toujours chercher les toilettes partout où on va, c'est ardu.

J'aime beaucoup Peter Gabriel alors j'ai vu tous les spectacles. Mais avant d'y aller, je prends de l'Émodium plusieurs jours avant.

Juste quand je pensais que j'allais un peu mieux, mes intestins se sont nécrosés. J'ai eu une rupture du côlon. Me voici avec une stomie depuis trois ans. Malheureusement ça n'a pas réglé mes problèmes. J'ai toujours mal au ventre et je suis une diète ultra sévère.

Cette maladie ne m'a pas empêchée d'aller de l'avant avec ma vie. J'ai eu 58 chiens de traîneaux, j'ai acheté une vieille maison que j'ai rénovée depuis trente ans, et ça continue. Les jours où je file bien, je fais mon ouvrage. Les autres jours, je reste couchée.

Quand j'ai eu mon sac, j'ai eu des sentiments partagés. Je pensais que j'arrêteraient de souffrir même si c'est très, très laid. Ce n'est pas ce qui est arrivé. Je continue à avoir mal. Mais il y a de bonnes journées et j'en profite à plein.

Merci pour cet article. Il n'y a pas grand monde qui veut en parler. On dirait que quand il s'agit de «caca», c'est tabou. Un gros GROS merci,
Carol Mc Donald

Chronique du prisonnier

Systeme carcéral et maladie mentale

JEAN-PIERRE BELLEMARE, PRISON DE COWANSVILLE

Il faut d'abord être instruit et lucide pour prendre conscience des enjeux dont il est question lorsque que l'on se retrouve devant un magistrat pour faire face à des accusations. Il faut posséder un minimum de jugeote pour être en mesure d'évaluer la portée de nos décisions. Quand je pense qu'environ 38 % des délinquants qui arrivent dans le système correctionnel canadien souffrent de troubles mentaux (mars 2010, Service correctionnel canadien), je me questionne.



Comment ont-ils eu accès à une justice pleine et entière alors qu'ils n'étaient pas en possession de leurs propres moyens ? Il serait plus approprié d'envoyer cette clientèle vulnérable dans un hôpital, là où ils auraient accès à des services de soins psychiatriques, au lieu de les incarcérer. La fonction première d'un pénitencier n'est pas de soigner mais d'emprisonner des délinquants. La mission du Service correctionnel canadien (SCC) comporte plusieurs volets dont la réhabilitation, prodiguer des soins psychiatriques n'en fait pas partie.

ADAPTATION DIFFICILE

Cette nouvelle catégorie de détenus qui gonflent les effectifs des pénitenciers fédéraux a de grandes difficultés à s'adapter. Il existe différentes règles de conduite non écrites qui entraînent des conséquences parfois graves pour ceux qui les enfreignent. Ces nouveaux arrivants, déboussolés, ne parviennent pas toujours à saisir la mécanique. Pour eux, cela représente un tout nouvel univers. Ils devront rapidement s'adapter pour éviter de sérieux problèmes. Ces prisonniers, difficilement contrôlables, augmentent significativement les risques pour tous ceux qui partagent leur quotidien.

RISQUE DE TENSION

Ce ne sont pas les situations à risque qui manquent dans une prison fédérale. Par exemple, engager non-chalamment la conversation avec un gardien alors qu'il transfère un

prisonnier vers la détention est plutôt déplacé. Pénétrer dans une cellule qui n'est pas la sienne pour s'y installer et s'offrir une tablette de chocolat est tout aussi périlleux. S'adresser à un criminel endurci en se payant sa tête devant ses amis est presque suicidaire. Il existe plusieurs situations similaires qui décrivent les dangers auxquels s'exposent certains délinquants souffrant des troubles psychiatriques.

Une bonne partie de la population carcérale éprouve de sévères problèmes de drogues. Leur quotidien se limite souvent à chercher une substance quelconque pour oublier où ils sont ou qui ils sont. Ils ont de sérieuses difficultés à se supporter eux-mêmes, particulièrement lorsqu'ils sont en manque. Il est facile de deviner leur peu de tolérance à l'endroit des autres. Cette nouvelle réalité carcérale bouscule les habitués qui n'entendent pas beaucoup à rire. La détention s'est beaucoup transformée depuis la désinstitutionnalisation des cas psychiatriques au Québec.

NOTION DU DANGER

Si la notion d'accès à la justice échappe aux délinquants souffrant de troubles mentaux, il y a de fortes chances pour que la notion du danger auquel ils s'exposent durant leur peine dans leur échappe aussi. Ce manque de conscience entraîne des préjudices certains. Dans un cas, une condamnation alors qu'un internement pour des soins aurait été plus approprié et dans un autre, de sévères corrections ou agressions alors qu'une simple posologie ajustée de leur médicament aurait fait l'affaire.

Les prisonniers n'ont jamais remporté de palme pour leur savoir-

vivre. Je suis triste de constater que les délinquants qui éprouvent des troubles mentaux se font parfois corriger de manière violente sans même comprendre ce qui leur arrive. Ils sont jugés et condamnés de manière expéditive à chaque fois qu'ils refusent de se conformer à ces fameuses règles non écrites qu'ils ne comprennent pas. Et une seule raclée est insuffisante pour corriger le problème.

Une bonne partie de la population carcérale éprouve de sévères problèmes de drogues. Leur quotidien se limite souvent à chercher une substance quelconque pour oublier où ils sont ou qui ils sont. Il est facile de deviner leur peu de tolérance à l'endroit des autres.

Cette manière de résoudre les différends dans les pénitenciers pourrait expliquer, en partie, le taux élevé de suicides à l'intérieur des murs. Souffrant de troubles mentaux, ces délinquants n'arrivent pas toujours, sinon jamais, à trouver un sens à leur existence et surtout à la manière dont ils sont parfois traités par leurs codétenus.

Il me semble difficile, voire impossible, de demander aux prisonniers d'être plus tolérants et patients que ne l'est l'appareil judiciaire lui-même à leur endroit. L'histoire de Simon Marshall (violet en série innocenté suite à un prélèvement d'ADN) a révélé une réalité effroyable pour ceux qui sont incapables de reconnaître leur déficience.

ABSENCE DE FORMATION

Même les agents correctionnels, formés pour intervenir d'une ma-

nière précise avec une clientèle spécifique, doivent réajuster leurs méthodes d'intervention alors qu'ils ne disposent d'aucune formation adaptée pour ce genre d'approche. On ne peut pas demander à des agents correctionnels d'agir comme des infirmiers. Ils n'ont ni la formation ni les connaissances pour mettre en pratique les approches particulières liées aux différents cas psychiatriques.

Selon moi, quelqu'un a balayé le problème dans la cour de l'autre. Je crois que nous sommes face à une question sérieuse, celle de la négligence et de la non-assistance à personne en danger. Incarcérer de plus en plus de malades mentaux au lieu de les soigner est à mon avis une grave erreur de jugement.

Howard Sapers, enquêteur du Service correctionnel du Canada, a récemment affirmé dans les médias que son service est en train de devenir le plus grand hôpital psychiatrique du Canada (*Le Journal de Montréal*, septembre 2010).



Raymond Viger
4,95\$
+ 25 taxes
et transport

L'intervention de crise
auprès d'une personne suicidaire

**Simple d'approche
et accessible**

Pour apprendre à:

- Détecter les signes avant-coureurs
- Survivre au suicide d'un proche

Disponible au www.editionstnt.com
Tel.: (514)256-9000 ou 1-877-256-9009



Général est né en République démocratique du Congo à l'époque du dictateur Mobutu Sese Seko. Il débarque au Québec avec ses parents à l'âge de deux ans. S'il a évité la guerre dans son pays d'origine, il a mis les deux pieds dedans dans son pays d'accueil. À travers son expérience, *Reflét de Société* présente une guerre et ses enfants soldats qui sévit en territoire québécois.



La vie d'un **Blood** en Général

Le gang comme famille



DOMINIC DESMARAIS

Général est le 6ème d'une famille de 8 enfants. Une grande famille typiquement congolaise aux liens tissés serrés, où les cousins et cousines sont considérés comme des frères et sœurs. Alors qu'il n'a que 5 ans, ses parents déménagent de Saint-Michel à Montréal-Nord pour se rapprocher de la famille. À la maison, chez ses oncles et ses tantes, c'est le va et vient. La famille élargie fraternise au quotidien. Général est un enfant entouré d'amour. Ses parents, des universitaires, mettent l'emphase sur la réussite scolaire.

Général n'a aucune idée qu'une guerre se dessine, entre son quartier et celui qu'il a quitté depuis peu. Il est

trop naïf pour réaliser que son cousin, de 9 ans son aîné, est membre d'un gang de rue. Il le voit régulièrement, croise d'autres membres qui l'accompagnent. Il l'aime comme un grand frère. Le cousin va faire des courses pour une tante, sa mère, un autre membre de la famille? Général ne se fait pas prier pour l'accompagner. Nous sommes au début des années 1990. La guerre des gangs couve. Mais personne n'entend les bruits de bottes. Seuls ceux qui s'apprentent à prendre les armes savent ce qui se trame. Personne ne connaît la signification de *Blood* (Rouge) et *Crips* (Bleu).

ENFANT TRAUMATISÉ

Général s'amuse comme les gamins de son âge. Jusqu'à ce qu'il devienne,

quelques années plus tard, une victime indirecte du conflit naissant. Son cousin ramène à la maison ses jeunes cousins dont Général. Alors qu'il s'immobilise à un stop, une voiture s'arrête à sa hauteur. De leur fenêtre, les passagers interpellent son cousin. Puis, la voiture accélère pour les dépasser. Elle se met en travers du chemin et leur barre la route. Trois gars en sortent. Ils tabassent son cousin à travers la vitre baissée. «Mon cousin a reculé. Il a embouti la voiture derrière lui, au stop, pour fuir. La police nous a interceptés très rapidement», se souvient-il. La grande famille débarque peu après. Ils passent des heures dans la rue avec les forces policières. «Ça a fait une grosse



La rue...

histoire, dans la famille. On en a parlé pendant longtemps parce qu'il y avait des jeunes à bord.»

Général a alors 9 ans. Il en sort traumatisé. Il a vu son cousin bien-aimé être attaqué sauvagement. Il a assisté à la scène, impuissant. À la maison, c'est la colère et la consternation. Ses parents, ses oncles, ses tantes, ses cousins et ses cousines, tout le monde s'emporte. Le sujet est omniprésent. Les enfants auraient pu être victimes collatérales de cette agression. «C'était la première fois que j'entendais parler de gangs de rue. J'ai commencé à m'y intéresser, à comprendre.»

L'enfant apprend que les *Blood*, les Rouges, dominent le territoire de Montréal-Nord et qu'ils font la guerre aux *Crips*, les Bleus, de Saint-Michel. «J'ai été sous le choc de voir mon cousin se faire battre. C'est ce choc qui m'a décidé à choisir mon clan. Des Bleus l'ont battu, *fuck* les Bleus», se rappelle le jeune adulte.

L'ENFANT SOLDAT

Certains décident de fuir la guerre, d'autres ferment les yeux. Général, lui, du haut de ses 9 ans, s'enrôle volontairement. Il représente fièrement son clan en portant le bandeau rouge qui ne quitte jamais son front sauf en présence de ses parents. Avec ses cousins et ses amis dont les grands frères sont membres du gang, ils forment un groupe. À l'école primaire, ils s'amusent à personnifier des Rouges, à faire la guerre aux ennemis de leurs aînés. Le personnel enseignant ne voit pas ce phénomène de gang qui est encore inconnu.

Même leurs aînés des *Blood* ne s'en aperçoivent pas, trop occupés à leur guerre et à leur business. «Mon cousin ne s'occupait pas de nous.

Quand il a su que nous portions le bandeau, il a trouvé ça amusant. Il était fier d'être dans le gang, de le représenter. Il vantait même parfois nos mérites auprès de ses amis en disant qu'on allait prendre la relève. Mais il ne pensait pas que ça prendrait de l'ampleur.» Général et son groupe d'une quinzaine d'enfants regardent avec envie et intérêt les vrais membres qu'ils croisent fréquemment. «On allait chez un ami et on voyait son frère avec les autres gars de son gang. C'était nos grands frères, nos cousins.» Des modèles pour des enfants qui ne demandaient pas mieux que de mener une vie qui leur semblait très excitante.

«J'ai été sous le choc de voir mon cousin se faire battre. C'est ce choc qui m'a décidé à choisir mon clan. Des Bleus l'ont battu, *fuck* les Bleus!» - Général

Au contact des plus vieux, les enfants se prennent de plus en plus au sérieux. Ils épousent la cause des *Blood*. Ils veulent faire la guerre aux Bleus. À la fin du primaire, Général et ses amis ne sont plus des enfants. Leur endoctrinement arrive à terme. Ils se sont embrigadés dans une mentalité de soldats. Le passage au secondaire les amènera à un autre niveau.

LE DÉBUT DE LA GUERRE

Les petits Rouges sont inscrits à l'école secondaire Calixa-Lavallée. Un établissement à cheval entre les quartiers Montréal-Nord et Pie-XI. L'école est mixte: il y a des Rouges et des Bleus. Un mélange explosif qui va s'embraser. Le Québec est sur le point de prendre conscience du phénomène des gangs de rue. À l'école, toute prétexte est bon pour provoquer l'affrontement.

À la cafétéria, chaque gang avait sa section attitrée. Il suffisait qu'un membre aille dans la mauvaise section pour déclencher une mêlée générale. «On pouvait être dans un cours et apprendre qu'il y avait une bagarre dans les casiers. On sortait de la classe en courant pour aller aider notre frère», explique Général qui s'est aussi battu plusieurs fois pendant les cours, devant ses professeurs et les autres élèves. «Ça ne prenait pas grand-chose. Je me disais : c'est un Bleu, un ennemi de mon cousin, de mes frères, je le prenais personnel. Mes amis et moi, on voulait venger les plus vieux. Les Bleus pensaient comme nous.»

Après les cours, les bagarres se succédaient les unes après les autres. «Il y avait des bagarres presque tous les jours. Et toujours entre les mêmes gars. Il y a eu un ou deux morts. Des gens poignardés. C'est sûr que ça me stressait. Mais à l'époque, je n'avais pas peur de grand-chose. J'avais le cœur rempli de haine.» Le gang de Général, de même que celui de ses ennemis, arrivaient à l'école armés. Des fusils, des couteaux, des hachettes. «Ça se trouvait facilement. Le grand frère d'un des nôtres possédait des armes en quantité industrielle. On lui en empruntait et il ne s'en rendait pas compte. Avec le revolver, on se disait qu'on allait en passer un.»

La guerre contre les Bleus était devenue un mode de vie. «C'était mon quotidien. Chaque matin, je mettais mon bandeau rouge et je plaçais mon couteau entre ma ceinture et mes hanches pour me rendre à l'école.»

LA LOI DU PLUS FORT

À 13 ans, Général ne joue plus aux gangs de rue. La guerre de ses aînés est devenue la sienne. Il s'est endurci.



Tous les jours, il est prêt à se battre. Et son champ de bataille, c'est Calixa-Lavallée. La seule règle qu'il observe, c'est la loi du plus fort.

Ses amis et lui en mènent large. Leurs ennemis aussi. Les autres élèves doivent faire attention de ne pas attirer les foudres de ces adolescents susceptibles. Ils font peur. Un des enseignants demande même à Général d'assurer la discipline en classe. Il lui dit de faire taire les autres pour que le cours se déroule dans le calme. «Il savait qu'ils allaient m'écouter», explique-t-il avec un sourire bon enfant en se rappelant cette anecdote. Qui oserait défier un gaillard qui passe son temps à se battre, qui ne craint personne et qui peut compter sur l'appui d'une trentaine de colosses comme lui?

Même les professeurs devaient prendre garde à ces jeunes délinquants. Rouges ou Bleus, ils n'en respectaient aucune autorité. Un enseignant qui s'acharnait à déprécier une jeune élève, l'a appris à la dure. Son frère, membre du gang de Général, a décidé de régler le problème une fois pour toute. «Le prof la rabaisait souvent, se souvient Général. Son frère a péché une coche. Il est de notre famille, alors on l'a suivi.» Le gang a attendu l'enseignant à la fin des classes. Avec le bandeau sur le visage pour ne pas être reconnus, ils l'ont tabassé.

Après un an à Calixa-Lavallée, Général a été expulsé. D'abord suspendu une semaine après qu'un gardien de l'école ait découvert le couteau qu'il cachait sur lui, le jeune homme a eu une engueulade virulente avec l'un de ses professeurs. «Il a dit qu'il ne voulait plus m'avoir comme élève. La direction a fait le bilan de ma situation et j'ai été renvoyé.» Une décision qui n'a pas ennuyé le jeune homme. Il est allé poursuivre son secondaire à l'école Henri-



Bourassa, le fief des Rouges. «C'était pas mieux! C'est concentré, il n'y a que des *Blood*.» Général s'y est senti encore plus fort. Il s'est enfoncé davantage dans la violence.

À Henri-Bourassa, Général est entouré de jeunes qui vivent pour détester les Bleus. Ensemble, ils échafaudent des raids en territoire ennemi, des opérations punitives. Il n'est plus au front, en première ligne. Il est dans son château fort. «J'avais toujours de la haine envers les gars de Calixa. Souvent, pour s'amuser, après les cours, on allait aider nos frères. On allait péter des Bleus à Calixa-Lavallée. Ou on allait à l'école Louis-Joseph Papineau, le bastion des *Crips*. On pouvait y descendre à 50 gars. Et nos ennemis faisaient la même chose.»

VICTIMES COLLATÉRALES

La guerre sans merci que se livrent les adolescents des *Blood* et des *Crips* déborde et atteint d'innocentes victimes. Chaque jeune est associé à son territoire, à son école, même s'il ne participe pas au conflit. Les jeunes sont prisonniers de leur appartenance à leur quartier. «J'ai un cousin qui était dans le droit

chemin. Il me trouvait con d'être dans un gang. Il ne voulait rien savoir des *Blood*. Il s'est fait poignarder parce que son grand frère en est un. Il a une méchante cicatrice au cou. Il a dû prendre parti.»

«Plusieurs autres sont devenus membres comme ça. Ils vont à une fête à l'extérieur de Montréal-Nord. On les associe à nous parce qu'ils vont à Henri-Bourassa et ils mangent une raclée. Après, ils voulaient nous représenter. Moi aussi, j'ai tapé sur des gars parce qu'ils étaient amis avec tel ou tel Bleu. Je faisais passer mes messages par eux. Ou si je voyais un gars porter un bandeau bleu, je lui disais de l'enlever. S'il refusait, je le tabassais. C'est une histoire de quartier. C'est vraiment con», reconnaît aujourd'hui Général.

La haine, l'envie de se venger ou la peur forcent des jeunes à gonfler les rangs des deux bandes rivales. Des adolescents, qui ne voulaient pas de cette vie, deviennent de redoutables recrues. La guerre s'est emparée de certains territoires de Montréal. Et comme toujours, ce sont les innocents qui paient le prix le plus lourd.



Soldat du crime

DOMINIC DESMARAIS



Général a fait son entrée dans l'univers des gangs de rue en voulant défendre son clan. Au début du secondaire, son appartenance se traduisait par de violentes bagarres contre les ennemis de sa famille, les Bleus. En vieillissant, sa guerre a pris un nouveau visage: l'argent du crime.

Porté par une haine, Général se défoule dans la violence au début de son adolescence. Avec ses amis de Montréal-Nord, il fait la guerre aux Bleus de Saint-Michel. Ses pensées sont dirigées vers ses ennemis, qu'il aime détester. Il carbure à ça. Leader né, il en mène large. Ses amis le respectent et recherchent sa compagnie. Ses rivaux le craignent et veulent le faire tomber. Il se fait une réputation de dur, de chef. Il n'a peur de personne. Il n'a aucune limite.

Général est une arme chargée à bloc. La guerre de ses aînés est devenue la sienne. Mais les plus vieux, eux, ne font pas que se battre. Forts de leur nombre et du peu de respect qu'ils éprouvent pour la société, ils ont développé un lucratif business qui devient un mode de vie. Ils volent, fraudent, vendent de la drogue, des armes, assassinent. Pour de l'argent. Ils sont prêts à se battre farouchement pour conserver et augmenter leur part du gâteau. Et ils ont une armée à leur disposition. Des jeunes fidèles à la cause, à la famille, prêts à tout pour vivre comme eux.

LE MENTOR

Général faisait partie d'un groupe d'environ 40 jeunes. «On avait un parrain. Notre vétérán direct. De la première génération. C'est lui qui nous donnait des ordres. On le suivait. S'il devait se débarrasser

d'un stock volé, on le vendait pour lui. S'il avait des problèmes avec la mafia, on allait incendier des bars italiens pour lui. On cassait la gueule de gens pour lui. C'était pas un gentil!» Général parle de son initiateur, Teken, avec admiration. Le plus vieux l'impressionnait. «On le voyait comme une idole. Et il s'occupait toujours de la job sale.» Un chef qui montre l'exemple à ses jeunes recrues, en repoussant les limites de la violence.

«Une fois, dans sa jeep, alors qu'on fumait des joints, il s'est arrêté sec. Il est sorti de sa voiture et on l'a vu aller sortir son revolver pour canarder quelqu'un dans une auto. J'avais 16 ans! Mes premiers coups de feu *live*! J'étais excité et nerveux. On était fiers d'être là, cette journée-là. On s'en vantait auprès de ceux qui n'étaient pas là!» Un chef qui prend les choses en main, qui agit sans peur, rend les amis de Général plus hardis pour gagner son respect. «On voulait lui montrer qu'on avait des couilles, nous aussi. Donc quand il nous demandait quelque chose, on ne se faisait pas tirer l'oreille! On le faisait!»

LES PETITS TRAFICS

Général délaisse quelque peu la guerre frontale avec les Bleus. Il commence à vendre du pot à l'école et au centre-ville. Il développe son réseau avec quelques amis. «On n'avait pas de comptes à rendre aux plus vieux. Mais on prenait notre drogue d'eux.» Teken est son fournisseur. Il lui vend sa marchandise et Général l'écoule. Il fait de même avec les marchandises volées que leur parrain leur fournit.



Entre ses petits trafics, Général décharge sa violence pour aider Teken dans son business. Et il continue la guerre contre les Bleus. Il nage entre deux eaux. «J'en ai vu des choses. C'était ça, mon quotidien. Je ne faisais pas de ski, moi! Chez mes amis, je voyais les plus vieux s'armer pour aller faire un job sale. Je trempais dedans! Chaque semaine, il y avait une histoire. Untel s'est fait battre, un autre s'est fait tirer.» Ces événements échauffent les esprits. Les gangs de rue deviennent de plus en plus sérieux. La violence augmente. Entre eux et dans le crime.

DÉCLARATION DE GUERRE

Entre 2000 et 2005, la guerre atteint son paroxysme. La police impose un couvre-feu à Montréal-Nord et à Saint-Michel. «On n'avait pas le droit d'être 3 gars à marcher ensemble dans la rue sinon, on était considérés comme un gang. Et la police pouvait nous fouiller sous ce prétexte. Mais nous, au plus fort de la guerre, on ne pouvait pas être seuls. J'ai perdu 4 amis proches. Des amis qui venaient régulièrement chez moi», dit-il en les nommant, le poing sur le cœur. Au début des années 2000, Général est très actif. Il participe activement à cette guerre mais préfère ne pas en parler. Il a commis des gestes qu'il regrette aujourd'hui sans pouvoir revenir en arrière. Il a perdu des amis et il comprend que, de l'autre côté, c'est la même chose.

La guerre est déclarée. Il n'y a aucune règle. «Chaque semaine, il y avait un mort», raconte Général qui devient subitement émotif en abordant l'un des tournants du conflit. «Notre vétéran est mort. Je fumais un joint avec des amis dans le parc Henri-Bourassa. On marchait pour rejoindre les plus vieux. Ils étaient

une vingtaine, il y avait des femmes. Ils faisaient la fête dans la rue. Au loin, j'ai vu une auto stationnée se mettre à rouler. J'ai tout vu au ralenti. Teken est sorti de la meute. Ils lui ont mis une douzaine de balles dans le corps. Et ils sont partis à toute vitesse. Tout le monde s'est précipité vers notre chef. C'était

«Au début, j'allais prendre ma drogue dans les mains du parrain. Mais très vite, j'ai eu mes jeunes qui prenaient leur drogue de moi. Rapidement, j'ai formé mon propre gang, mes jeunes. Le petit frère d'untel, le gars du quartier. Ce que j'ai fait pour Teken, mes jeunes le faisait pour moi.» - Général

mon idole. Et je l'ai vu rendre son dernier souffle. Ils sont venus chez nous, devant nous. Et ils ont tué l'un des boss. On le respectait tous. Il disait que Montréal-Nord, c'est chez nous, c'est à nous. Ils ne voulaient rien savoir des motards et des Italiens.»

LE CONFLIT S'ENVENIME

Général a les yeux humides. Il témoigne d'une sensibilité qui cadre mal avec l'image d'un dur à cuire sans cœur. «Quand il est mort, la même journée, on avait une dizaine de voitures qui se promenaient dans les quartiers Bleus. Après, il y a eu beaucoup de morts des deux côtés.» Il y a escalade du conflit. Les liens entre les générations se resserrent. Ils se battent ensemble.

«Plus on grandissait, plus on développait des liens d'amitié avec nos aînés. On n'était plus des petits frères. On faisait partie du même clan.» Général n'est plus une recrue. Il a gagné en expérience. Il est prêt à prendre la relève de son mentor. «Au début, j'allais prendre ma drogue dans les mains du parrain. Mais très vite, j'ai eu mes jeunes qui prenaient leur drogue de moi. Rapidement, j'ai formé mon propre gang, mes jeunes. Le petit frère d'untel, le gars du quartier. Ce que j'ai fait pour Teken, mes jeunes le faisait pour moi.» La roue tourne. Général devient le Teken de la nouvelle génération. L'exemple à suivre.

HISTOIRE DE GANG

Les gangs de rue ont pris naissance à Montréal dans les années 1980. La première génération des Rouges s'appelait les *Master B* en l'honneur de celui qui les a créés, un dénommé Beauvois. Ils ont formé la deuxième génération du clan, les *Bogars*. Ces derniers ont à leur tour formé des plus jeunes, les *Outlaws*. Général fait partie de cette génération, la première métissée. Les Blancs, les Latinos et les Arabes se sont mélangés aux Noirs, à l'image de l'immigration québécoise.

Du côté des Bleus, le premier clan se prénommait le gang des *Bélanger*. Leur relève a pris le nom de *CDP* pour *Crack Down Posse*. Puis sont apparus les *Crips*.

La guerre des gangs a pris son envol entre les *Bogars* et les *CDP* au milieu des années

Prostitution

Internet, l'avenir du proxénète?

PATRICK JUAN, JOURNALISTE FRANÇAIS

Rencontre avec Myriam Quéméner, magistrate au service criminel de la Cour d'Appel de Versailles et experte auprès du Conseil de l'Europe en matière de cybercriminalité.

La prostitution s'est déplacée ces dernières années de la rue vers Internet. Les sites proposant des personnes prostituées se sont multipliés et des cas commencent à défrayer la chronique judiciaire. Pour Myriam Quéméner, leur prolifération est devenue un vrai sujet de préoccupation.

Pourquoi cette explosion de la prostitution sur Internet ?

Internet est l'outil idéal pour les activités clandestines: discrétion, anonymat, faible coût d'accès, facilité de gestion des contacts. Il favorise la multiplication des infractions et est notamment utilisé comme une maison de vente par correspondance, que ce soit pour le matériel pornographique ou pour la vente des êtres humains. Les trafiquants proposent des guides spécialisés en ligne pour les touristes sexuels et les clients de la prostitution. Ils mettent en ligne de prétendues agences matrimoniales ou proposent des services de massages par exemple. Cette cyber délinquance a aujourd'hui un caractère mondial.

Ces sites relèvent-ils de ce que le droit appelle «proxénétisme» ?

L'éditeur d'un site Web, support d'une activité de prostitution, peut être poursuivi pour proxénétisme. Proposer des services à caractère

sexuel moyennant rémunération relève de l'article 225-5 du code pénal français: le fait d'aider, d'assister ou de protéger la prostitution d'autrui de quelque manière que ce soit.

Un webmaster risque dix ans de prison. On compte actuellement environ dix arrestations par an en moyenne, par pays collaborant avec Interpol. L'Office Central pour la Répression de la Traite des Êtres Humains (OCRTEH) a démantelé récemment un réseau qui envoyait aux clients, qui avaient fait leur choix sur un catalogue en ligne, le numéro de chambre par messages textes sur le cellulaire.

Qui sont les responsables de ces sites, où les hébergent-ils ?

Les responsables peuvent être des individuels mais aussi des réseaux, des mafias.

Monter un site, c'est facile. Il suffit de l'héberger dans un pays où il n'existe pas de législation en la matière. Les sites sont donc hébergés dans des cyber-paradis, des pays où aucune législation ne peut les réprimer; aux USA, par exemple, où le premier amendement de la Constitution, qui garantit la liberté d'expression, permet à toutes sortes

SITE D'ESCORTE DÉMANTÉLÉ

Les policiers constatent que de jeunes escortes effectuent des tournées dans toute la France, dans des hôtels 3 étoiles. Originaires pour la plupart d'Europe de l'Est ou d'Europe centrale, elles sont référencées moyennant 200 à 900 euros d'inscription mensuels. Le site est hébergé en Slovaquie et propose les services de 7 500 jeunes femmes prostituées à travers toute l'Europe (1700 en France). Neuf personnes ont été interpellées en France et en Slovaquie. Une commission rogatoire internationale a été lancée contre le cerveau du site, un Suisse de 35 ans.

Le mandat d'arrêt lancé par la justice française contre cet homme est très lourd: proxénétisme aggravé, association de malfaiteurs, traite d'êtres humains. Mais il vit tranquillement en Suisse où le proxénétisme n'est pas réprimé. Il a d'ailleurs protesté qu'il ne faisait rien d'illégal et se contentait de venir en aide aux jeunes femmes en leur permettant de se faire de la publicité.

de sites d'exister. Y compris des sites racistes et xénophobes, la seule répression portant sur la protection des mineurs. Les sites choisissent aussi des pays laxistes comme ceux de l'ancien bloc de l'Est. Et bien entendu des pays où la législation sur le proxénétisme diverge de celle de la France et se montre beaucoup moins répressive.

Que sait-on de ces réseaux ?

La nouveauté, c'est que, contrairement au passé où chaque type de délinquance était spécialisé, la mondialisation a amené des connexions entre les différents domaines de criminalité. Ces sites de prostitution sont aujourd'hui liés à d'autres activités criminelles. Ils peuvent ainsi servir à financer le commerce d'armes ou le terrorisme. Il y a des connexions entre mafias, avec beaucoup d'affaires dans les pays de l'Est depuis la chute de l'ancien bloc soviétique.

Comment s'y prennent-ils pour recruter leurs victimes ?

Internet est un moyen de recrutement extraordinaire. De nombreux sites de proxénétisme se dissimulent sous des abords anodins: petites annonces pour des emplois, rencontres, faux contrats de travail. C'est assez pervers. Il ne s'agit pas forcément de sites explicites, mais de sites qui recrutent pour de petits jobs, par petites annonces. Cela peut passer aussi par des forums de discussion, avec une apparence d'échanges, de rencontres anodines. Il est évident qu'il va y avoir utilisation des réseaux sociaux et des forums, avec détournement des carnets d'adresses. Ce sera de plus en plus dissimulé.

De quels moyens dispose la police ?

Ce ne sont pas des infractions faciles à démontrer. Il faut prouver

qu'il y a bien des relations sexuelles par exemple. Les enquêtes sont complexes, les auteurs se jouent des frontières et on se heurte à la souveraineté des états. Il faut des enquêtes d'initiative afin d'établir les infractions.

Je pense à une affaire exemplaire, un site réfugié à l'extérieur de l'Union Européenne. Un commissariat a fait un travail de fourmi entre les pays de l'Est et la France. La difficulté, c'est aussi, quand on ferme un site, qu'un autre rouvre aussitôt, éventuellement dans un autre pays. Si l'éditeur du site se trouve en Europe, il peut être poursuivi grâce au mandat d'arrêt européen qui conduit à l'extradition du ressortissant vers la France.

Il y a quelques progrès dans la coopération. Avec certains pays de l'Est, comme la Roumanie, qui souhaite changer d'image et a adhéré à la Convention sur la cybercriminalité, nous avons une bonne coopération. De même en Slovaquie, avec qui nous avons une équipe commune d'enquête.

Quels sont les défis vis-à-vis la cybercriminalité ?

On a ce qu'il faut au niveau des textes et on a des acteurs motivés. Il faut définir une politique pénale en la matière, mettre en route une meilleure coopération internationale, faire adhérer les pays à la Convention sur la cybercriminalité, renforcer les formations pluridisciplinaires sur les aspects juridiques et techniques, lancer des campagnes de prévention, notamment à destination des jeunes majeurs.

Pour les mineurs, nous disposons d'une législation parfaite. La répression du proxénétisme est aggravée s'il concerne un mineur et s'il s'effectue par le biais d'Internet (10 ans et 1 500 000 euros d'amende).



HÉBERGEUR INTERNET

Le 8 mars 2007, un tribunal français a condamné pour proxénétisme un développeur de site Internet pour prostituées. Il a été reproché à ce dernier d'aider, d'assister ou de protéger la prostitution en créant, moyennant rémunération, ce type de site web. À peine fermé en Slovaquie, le site Internet a rouvert aux États-Unis en moins de 24 heures.

Des sites communautaires (blogs, forums de discussion, Dailymotion...) ont été récemment considérés par la jurisprudence comme des hébergeurs et à ce titre non responsables des contenus qu'ils hébergent, tant que le caractère manifestement illicite ne leur est pas signalé. C'est ce que l'on appelle la responsabilité allégée.

Les valeurs du hip-hop

DOMINIC DESMARAIS



PHOTO: Georges Cabrera

MARK COMMENCE LE GRAFFITI À 13 ANS. AUJOUR'DHUI, IL SE COMPTE CHANCEUX D'ÊTRE PARTIE PRENANTE DE CE MOUVEMENT ARTISTIQUE.

Mark est originaire de Suisse. Très jeune, il est initié à l'art du graffiti et s'ouvre à la culture hip-hop. 20 ans plus tard, il épouse plus que jamais les valeurs de ce milieu qui l'a fait voyager de par le monde. Il porte un nouveau regard sur cette philosophie de vie qui a évolué avec les générations.

Avec sa casquette, son long toupet qui s'incline sur le côté pour laisser de l'espace à ses yeux rieurs, Mark ne paraît pas ses 33 ans.

Graffer depuis l'âge de 13 ans, il a voué sa vie à une culture qui lui a tant donné: le hip-hop. Attiré par le dessin depuis sa plus tendre enfance, le jeune homme ne se doutait pas que l'art lui procurerait un mode de vie.

SUISSE AMOUREUX DU QUÉBEC

Mark découvre la belle province en 1999. Habitué des tournées européennes de graffiti qui le mènent en Allemagne, en France, en Espagne et en Angleterre, il débarque au festi-

val *Under Pressure* à la demande d'un gros commanditaire qui lui paie le voyage. Il peint des fresques lors de l'événement et, plutôt que de repartir deux semaines plus tard, il s'incruste un mois de plus. L'ambiance de la culture hip-hop québécoise le galvanise. «J'ai fait un saut dans le temps. Ça ressemblait à nos débuts, en Europe. L'intérêt des médias, de la publicité pour le graffiti, le hip-hop... J'arrivais à un moment où il y avait une dynamique incroyable!»



Le Suisse aime tant le contact avec les artistes québécois qu'il décide de revenir, à ses frais, l'année suivante. Sterling Downey, l'organisateur d'*Under Pressure* et graffeur de la première heure, lui ouvre les portes de son réseau. «Il m'a dirigé vers les personnes influentes. Les boutiques de linge, le milieu du graffiti. Il a un énorme réseau! Ça m'a permis d'aller peindre des murales avec d'autres artistes!»

Grâce à l'ouverture de Sterling, Mark peut assouvir sa passion. «C'est enrichissant de voir d'autres artistes internationaux. Moi, quand je fais une fresque, je suis rarement seul. J'aime partager avec un autre, dans un autre pays, avec des gens de styles différents, qui ont une expérience de vie différente. L'échange est valorisant. Au niveau de la langue, de la culture. Le graffiti est très international. C'est là son énorme pouvoir social.»

Mark utilise le graffiti comme une façon de voyager, de fraterniser. Grâce aux médias, à Internet, il apprend à connaître des artistes d'un peu partout sur la planète. «En 3 courriels, si je veux aller en Australie, je peux être hébergé par d'autres graffeurs. Il y a un lien. On a ça en commun.»

Mark, à travers les œuvres des autres artistes qu'il n'a jamais rencontrés, peut voir s'ils épousent, comme lui, les valeurs de sa culture. Comme il l'a vécu avec Sterling. «La base du hip-hop, c'est de changer le négatif en positif. Au lieu d'aller dans la criminalité est venue l'envie de faire un *battle* de rap ou de danse. La grosse valeur du hip-hop, c'est le respect. Même si certains l'oublient. Dans le graf, il y a des codes. Mais les jeunes ne les respectent pas. Sterling aimerait les éduquer. Je le comprends. Mais de par mon expérience, je sais que certains jeunes n'en ont rien à foutre.»

DES ADOS QUI SE CHERCHENT

Mark a constaté que le graffiti est un art qui rejoint les adolescents qui s'y adonnent quelques années. «Tu commences quand tu es jeune, dans la période où tu te cherches. Vouloir transgresser les règles ou d'en créer soi-même, vient à cet âge. Il faut en être conscient. Je ne dis pas de le cautionner. Certains font des murales, d'autres des tags. Certains vont respecter les autres, mais pas tous. Même s'ils font partie du même milieu. À cet âge, on cherche à socialiser, à appartenir à un groupe. Les jeunes suivent des modes et celles-ci changent. Ce n'est pas grave. Le hip-hop des années 2000 n'est pas le hip-hop des années 1980 qui a créé une contre-culture pour revendiquer. Ça évolue, à l'image de la société.»

«En 3 courriels, si je veux aller en Australie, je peux être hébergé par d'autres graffeurs. Il y a un lien. On a ça en commun» - Marc

Le graffiti fait partie de la culture hip-hop mais Mark le considère différent du rap, du breakdance, des MC, DJ, des skaters et du slam. «Historiquement, le graffiti vient avant le hip-hop. Il s'y est assimilé mais comme un électron libre. C'est la seule composante de cette culture qui peut créer des problèmes. Tu n'iras pas en prison parce que tu danses ou que tu chantes. Le graffiti est un art marginal, qui attire des jeunes qui veulent se distinguer dans leur milieu. C'est long et difficile d'éduquer le public. Nous les graffeurs, nous sommes assimilés à des vandales. Mets un public devant une murale graffiti ou peinte normalement, il va la voir comme un acte de vandalisme. C'est comme ça que le public reçoit le message du graffiti : des jeunes à problèmes, qui

se droguent, qui sont violents. Bien sûr que la violence chez les jeunes existe. Mais vient-elle du graffiti? Du hip-hop? Moi, je connais des jeunes qui font du graffiti. Mais leur finalité, c'est la violence gratuite. Leur *trip*, c'est de casser des vitres. C'est dans la *déMarkhe* artistique et personnelle du jeune qu'on peut remarquer s'il s'intègre à la culture ou pas.»

DU HIP-HOP COMMUNAUTAIRE

La culture du hip-hop, telle que vécue au Québec, faciliterait l'intervention auprès des jeunes. «Ici, il y a une intervention collective et communautaire. Ce qu'on retrouve peu en Europe. *Under Pressure* met de l'avant et regroupe toutes les composantes du hip-hop. Chez nous, les gens ne se mélangent

plus trop. Au Québec, les jeunes peuvent comprendre qu'il n'y a pas qu'eux. Ils s'ouvrent aux autres, aux modes d'expressions différents des leurs. C'est une façon de les éduquer», affirme-t-il en répétant comprendre

la volonté de Sterling Downey de sensibiliser la jeune génération qui gravite dans le milieu hip-hop.

L'implication des plus vieux, Mark y croit. Il le vit. «Une des valeurs du hip-hop, c'est de transmettre aux plus jeunes. Le graffiti, c'est un acte où tu parles de toi. Tu t'exprimes. Tu le fais pour toi. Alors ce n'est pas tous les jeunes qui vont redonner à la culture. C'est comme dans la société. On n'invente rien. Pour moi, c'est une philosophie de vie. Je me suis construits là-dessus: solidarité, expression, transmission de valeurs, éducation.» Ce n'est pas pour rien que le graffiti a mené Mark au travail social, en Suisse. Il peut suivre les valeurs apprises depuis sa tendre adolescence.

Du graffiti au travail social

DOMINIC DESMARAIS

Mark a découvert sa passion pour le graffiti à l'âge de 13 ans. Initié à cet art par de jeunes adultes, il a décidé à son tour de redonner aux plus jeunes. Le graffiti a été pour lui un mode de vie qui l'a éduqué. Avec les valeurs qu'il a apprises, il s'est dirigé vers le travail social pour aider les jeunes chez lui, en Suisse. Mais sensibiliser et convaincre les ados de ne pas peindre dans les endroits dangereux a ses limites.

Originaire d'une petite municipalité Suisse où tout le monde se connaissait, rien ne prédestinait Mark au graffiti, art méconnu dans son enfance. Ado, il passait des heures à dessiner et se promener en skateboard. Ce sont des jeunes dans la vingtaine qui, le voyant traîner, l'ont invité à peindre un mur avec eux. «Ça m'a plu. Je suis resté accroché. J'ai fait ensuite un peu de breakdance, du rap. Mais c'est le graf qui me rejoignait le plus. Tout ça grâce à une plus vieille génération qui nous a motivés, mes amis et moi.»

UNE PASSION DÉVORANTE

Mark et ses compagnons, à l'aube de l'adolescence, devorent tout ce qui s'écrit sur cet art naissant. «On savait qu'à Paris, ça existait déjà, le graffiti. On en voyait dans de rares publicités. C'était un défi pour nous de s'informer sur ce qui se passait ailleurs.» Les jeunes artistes en herbe se lient autour d'une même passion pour le hip-hop et le graffiti. Ils en mangent.

Peu à peu, les centres communautaires de sa région s'ouvrent à l'idée. Mark peut cheminer en s'exprimant dans des festivals et sur des murs autorisés. «Le hip-hop, c'est une famille où les gens se reconnaissent. Je n'ai que de bons souvenirs de ma jeunesse. Je suis peut-être chanceux, mais l'énergie qui nous enveloppait était positive.»

«Il m'avait montré, dans un cours, le dessin qu'il allait faire, à la gare. Un END pour dire à sa mère que c'était terminé. Les gens l'ont plutôt associé à un suicide. Il est allé avec 3 amis, un soir. Deux sont morts sur le coup alors que les deux autres surveillaient.» - Marc

UN ART QUI VOYAGE

Mark perfectionne son art qui lui permet de voyager. Son talent est reconnu. Il se sent privilégié d'avoir tant reçu de la plus vieille génération qui l'a initié. «Quand tu deviens reconnu par tes pairs et par les plus jeunes, tu sens que tu as une valeur. Les gens t'écoutent. Les opportunités qu'on m'a données, je voulais les offrir à mon tour aux plus jeunes. C'est ce qui m'a mené vers le travail social. Ce n'est pas un emploi artistique, mais c'est créatif. Il faut trouver un moyen d'intéresser les jeunes qui ne sont pas obligés de venir. Il faut faire avec le peu qu'on a. Ce qui ressemble à la culture globale que j'ai reçue.» Mark a 33 ans. Malgré

son âge adulte, la jeunesse, il connaît. Il trempe dedans.

Mark agit avec les jeunes comme les plus vieux l'avaient fait avec lui. Il ne leur dit pas quoi faire. «On leur fait voir ce qu'ils veulent. On va avec ce qu'ils vivent à l'intérieur d'eux. Qu'est-ce que tu veux ? Est-ce que ça te rendra heureux ? On vise beaucoup le court et le moyen terme avec les jeunes. On les aide à se trouver un appartement, à régler leurs problèmes juridiques, par exemple. Et on n'implique pas plus de 2 ou 3 partenaires pour les encadrer, les aider à se trouver. On leur expose les possibilités ou les conséquences quant à leurs choix, ce qui peut leur arriver. Mais c'est à eux de décider.»

DEUIL DIFFICILE À VIVRE

Le travailleur social essaie d'éduquer les jeunes aux dangers reliés au graffiti. C'est qu'à 14 ans, il a perdu un ami très proche, happé par un train alors qu'il graffait dans une gare. «J'avais 14 ans, lui 15. Il faisait parfois des tags mais j'avais trop peur de me faire attraper. Je n'y allais pas. Sa mère n'aimait pas ça, alors il allait en faire un dernier. Il m'avait montré, dans un cours, le dessin qu'il allait faire, à la gare. Un END pour dire à sa mère que c'était terminé. Les gens l'ont plutôt associé à un suicide. Il est allé avec 3 amis, un soir. Deux sont morts sur le coup alors que les deux autres surveillaient. Ils n'ont rien entendu. Les gens



ont soupçonné qu'ils avaient des baladeurs sur leurs oreilles. C'est resté une question sans réponses. On ne sait pas ce qui s'est passé. Mais ça ne changerait rien. Ça ne le ramènerait pas.»

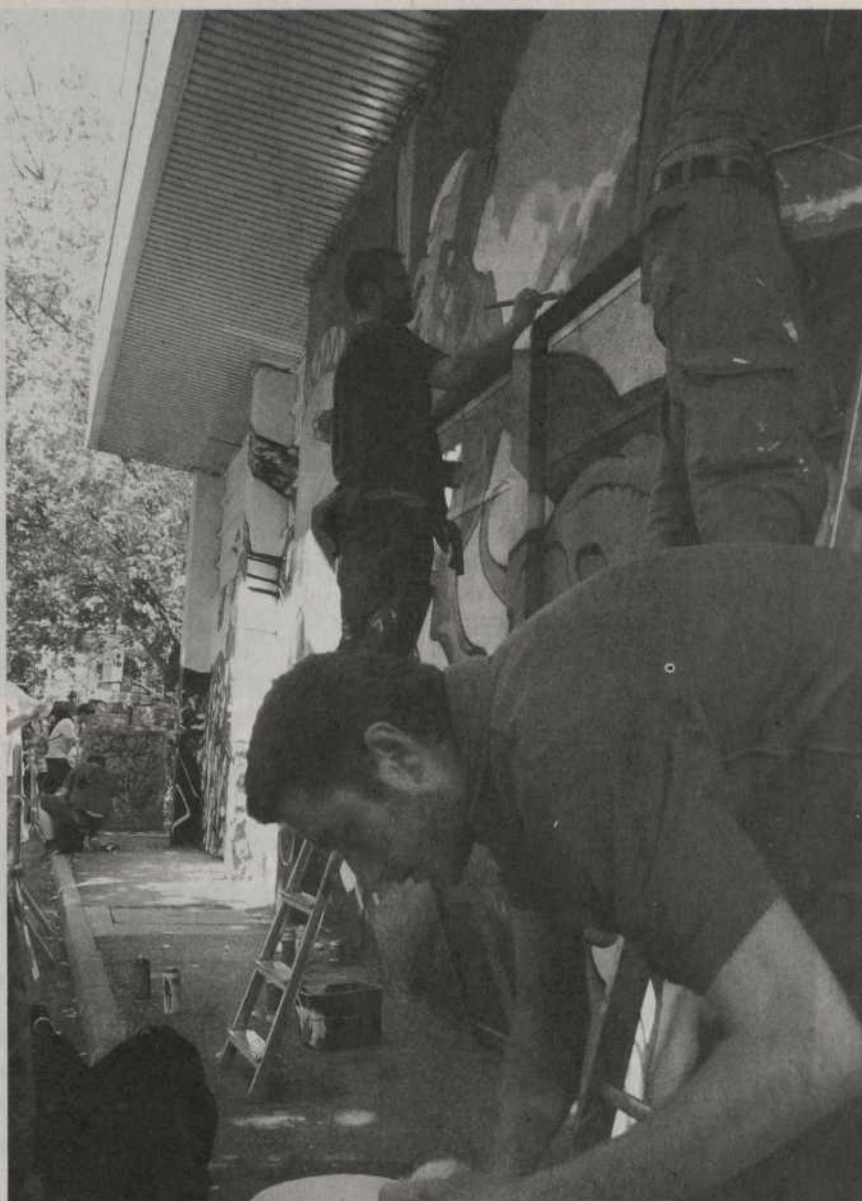
Pour Mark, la mort subite de son ami est un choc. «C'est dur de perdre un ami à cause d'une passion que tu partages toi aussi. Moi, j'avais déjà peur du tag. Des trains encore plus. J'ai eu un blocage, un choc immense. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais parlé de sa mort avec les deux survivants. Je n'avais pas besoin de savoir. C'était déjà assez dur à vivre.»

Il faudra du temps avant que Mark prenne conscience que cet accident ne doit pas se reproduire. «Dans la communauté hip-hop, on veut éduquer. On parle aux jeunes, inconscients, de notre expérience. On traite des dangers d'aller *graffer* dans ces endroits. Même chose dans les hauteurs où il faut escalader.

Certains vont chercher ce danger... et les poursuites avec la police. Mon ami ne cherchait pas le danger. C'était l'endroit qu'il cherchait. Un spot parfait. Un mur isolé entre deux voies ferrées.»

PRÉVENTION DIFFICILE

Parfois, le jeune homme a l'impression de prêcher dans le désert. «Ils ne sont pas tous ouverts. Ça n'arrive qu'aux autres... Alors je prends une autre approche. Je dis que sa copine n'aura plus de petit ami. Que ses parents n'auront plus de fils. Mais nous ne sommes pas allés plus loin. Nous n'avons pas sensibilisé de manière explicite la communauté graf. Mon ami a pris un risque et il en est mort. Toute mort est dommage... Mais est-ce que ta vie en vaut le prix, pour du graf? Pourquoi peindre là?»



PHOTOS: Archives du Café-Graffiti

LE GRAFFITI EST UN ART QUI SE PARTAGE.

Le jeune travailleur social ne se pose pas en moralisateur. Il n'est pas contre cette démarche, qui recherche l'adrénaline plus que l'art, mais il ne la cautionne pas. «Ça implique des dangers. Il faut en être conscient.»

Mark réalise qu'il est difficile de sensibiliser des adolescents au danger. «Pour eux, la notion de danger, c'est quoi? À cet âge, tu ne sauras jamais que tu rentres dans

un mur avant d'être dans le mur. Donc tout est dans la prévention. Mais quelle est la meilleure façon? Des images choc? Je n'ai pas de réponse. Le problème, c'est que ça fait partie de l'adolescence, de braver l'interdit.

Comment prévenir ce comportement? Nous, avec la mort de mon ami, on a eu une référence. Ceux qui le connaissent ne sont pas allés

peindre sur des trains. Mais ç'a pris deux morts pour le comprendre...»

Mark hausse les épaules en signe d'impuissance. Il a été secoué par la mort de son ami, il y a près de 20 ans. Et il n'a toujours pas de solution pour sensibiliser des adolescents qui ne se sentent pas concernés par la mort des autres. Des jeunes qui, par l'art, ne veulent qu'exister.

«Avec le graffiti, c'est ta voix qui doit être perçue plus fort que celle des autres. Tu veux ressortir de la masse. C'est un moyen. On a tous envie que l'on se souvienne de soi. On est 6 milliards sur la terre, et on n'y reste pas longtemps. On est une goutte d'eau. Et on veut que tout le monde sache que cette goutte-là existe...»



Référer son blogue

RAYMOND VIGER FORMATEUR AGRÉÉ PAR LA CPMT

Comment assurer d'être bien référencé pour votre blogue? Comment fidéliser les internautes? Comment augmenter son trafic? Comment interagir avec les internautes qui commentent votre blogue?

Le référencement d'un blogue répond à quelques règles de base très simples. Ce guide les vulgarise et vous présente des outils simples et gratuits pour vous permettre d'être vu et lu sans avoir à vous casser la tête avec de lourdes méthodes de référencement.

9.95\$

(+ 2.50\$ TAXES
ET TRANSPORT)

Disponible aux Éditions TNT. 4233 Ste-Catherine Est, Mtl. Qc. H1V 1X4.
(514) 256-9000. Sur Internet sur www.editionstnt.com

Prostitution

Services à domicile

DOMINIC DESMARAIS

Pour se faire de l'argent, Brittany a tâté de tout, dans le monde de la prostitution: la rue, l'agence d'escorte et le service à domicile. Au gré de la demande, elle alternait de l'un à l'autre. Si l'agence n'avait rien à lui offrir, elle se retrouvait à la rue pour combler son goût du luxe. Mais c'est chez elle que Brittany préférait offrir ses services. C'est là qu'elle a fait le plus d'argent. C'est là qu'elle s'est sentie le plus en sécurité.

Britanny s'excuse. Elle termine de friser ses cheveux. Bien que sa vie de prostituée soit derrière elle la jeune femme porte toujours un soin jaloux à son apparence. Les cheveux fraîchement coupés, elle se fait belle pour aller faire ses courses plus tard. Son appartement respire la coquetterie et le bien-être. Difficile d'imaginer qu'il a été le théâtre, pendant une dizaine d'années, d'une succession de fantasmes masculins.

Britanny n'est pas dégoûtée par son passé. Elle parle de sexualité sans gêne, d'un ton amusé. Avoir couché avec autant d'hommes inconnus, pour de l'argent, ne lui cause aucun remords. Elle est à l'aise avec cette partie de sa vie, mais quand elle parle de sa sécurité, elle devient tout à coup sérieuse. C'est ce qui était au centre de ses préoccupations. Quand elle offrait ses services chez elle, elle se sentait plus en sécurité.

FEMME D'AFFAIRES AVERTIE

Travaillant à son compte, Brittany n'avait pas d'intermédiaire. La jeune



ILLUSTRATION: Énoch

femme recevait les appels et filtrait les indésirables. «Par le timbre de sa voix, je pouvais savoir s'il avait consommé de l'alcool ou de la drogue, s'il semblait agressif. Je le faisais parler pour me faire une idée», explique-t-elle. Lorsque Brittany

accepte un nouveau client, elle le convoque au coin de la rue, à quelques pas de son domicile.

Si, après l'avoir rencontré en personne, elle ne se sent pas en confiance, elle refuse de l'emmener chez elle.

«C'est arrivé à quelques reprises. Pas souvent. Quelquefois, c'est le client qui refusait parce que je ne correspondais pas à ce qu'il recherchait. Ça ne me faisait pas plaisir mais c'est son fantasme et c'est lui qui paie.»

Une mauvaise expérience lui a donné l'idée de ce contact initial au coin de la rue. Après qu'un client ait débarqué chez elle pour ensuite refuser d'aller plus loin, le stress s'est emparé d'elle. «Il ne voulait pas de moi mais je ne le connaissais pas et lui savait où j'habitais.» Les scénarios se sont bousculés dans sa tête, l'affolant.

L'apprentissage de la prostitution à domicile a suivi son cours. La jeune femme s'est rendu compte du manque de sérieux de plusieurs hommes. «J'ai donné rendez-vous à des clients qui ne se sont jamais présentés. C'est arrivé souvent. Ça me mettait en maudit. J'attendais indéfiniment et je devais refuser d'autres clients potentiels.» C'est le prix à payer pour recevoir des clients chez soi sans recourir à une agence. Avec le risque de voir un client cogner à sa porte sans prévenir. «Je lui ai fait comprendre que j'aurais pu être occupée avec des amis ou mes parents», raconte-t-elle en se comptant chanceuse que ce ne soit arrivé qu'une fois. Brittany ne criait pas sur les toits qu'elle menait une double vie. Certains de ses proches ignorent encore qu'elle offrirait ce genre de services.

SERVICE À LA CLIENTÈLE

Britanny prenait grand soin de sa personne et de son lieu de travail. Maquillage, ongles, coiffure, vêtements, elle s'assurait de se présenter sous son meilleur jour. «Je n'ai jamais fait de compromis sur mon apparence physique et mon appar-

tement était toujours très propre. Certains de mes clients me disaient qu'ils avaient déjà décampé d'un domicile parce que c'était malpropre. Ils vont aller dans mon lit! Si ce n'est pas propre, ils vont être dégoûtés!»

La jeune femme soigne les détails. Son but est évident: elle veut que ses clients reviennent. Elle se cherche une clientèle régulière qui la paie et ne lui crée pas de problèmes. C'est la meilleure façon pour elle de chasser la peur qui la tenaille quand elle se prostitue. Avec ses clients réguliers, elle ne ressent pas le besoin de consommer de l'alcool ou un joint. À l'aise avec sa sexualité, pas avec sa sécurité.

La jeune femme soigne les détails. Son but est évident: elle veut que ses clients reviennent. Elle se cherche une clientèle régulière qui la paie et ne lui crée pas de problèmes. C'est la meilleure façon pour elle de chasser la peur qui la tenaille quand elle se prostitue. Avec ses clients réguliers, elle ne ressent pas le besoin de consommer de l'alcool ou un joint. À l'aise avec sa sexualité, pas avec sa sécurité. «Les nouveaux clients, ça me stressait toujours, surtout que je les accueillais chez moi», avoue-t-elle avec gravité.

Ses réguliers, elle les bichonnait. Ils avaient même son numéro de cellulaire pour la rejoindre n'importe où, n'importe quand. Mais elle les avisait de ne pas donner ses coordonnées à leurs connaissances intéressées par ses services. «Je n'aimais pas beaucoup

les références. Quand je n'ai pas rencontré la personne, je suis toujours réticente. Ce n'est pas parce que mon client régulier est correct que celui qu'il me réfère l'est.» Brittany apprécie la régularité. Car chaque nouvelle rencontre la met sur le qui-vive.

UNE PME

Pour gérer sa double vie, Brittany s'est procuré une deuxième ligne téléphonique. Ce numéro n'apparaît pas dans l'annuaire. «Je ne voulais pas que les clients ou la police, connaissent mon adresse. Quand les gens devenaient trop insistants, je changeais le numéro. C'était gratuit. J'étais très alerte et avertie, pour me protéger.» Brittany doit assumer les mauvais côtés de la prostitution à domicile. Elle reçoit de nombreux appels d'hommes qui cherchent à se moquer d'elle. Excédée, elle rédige sa liste noire. Elle y

note tous les numéros de téléphone des clients qui ne se présentent pas après avoir pris rendez-vous, les plaisantins ou ceux qui sont repartis en la voyant. «Quand j'apercevais l'un de ces numéros sur mon afficheur, je ne répondais pas», explique la jeune femme en exhibant une liste longue de 49 numéros.

Si les gens l'appellent pour la narquer, c'est qu'elle attire sa clientèle par l'entremise des petites annonces, sous la rubrique escortes dans les journaux. Brittany a offert ses services dans *La Presse*, *Le Journal de Montréal*, *ICI* et *24 Heures*. À la recherche d'une clientèle aisée, des hommes d'affaires particulièrement, elle cible surtout *La Presse*. À ses débuts, en 1997, il lui en coûtait une vingtaine de dollars pour placer une annonce de deux lignes. Au milieu des années 2000,

Britanny doit dépenser 45\$ pour sa publicité. Elle se présente sommairement: belle, grande, blonde, sexy avec forte poitrine.

Elle passait son annonce en se rendant sur place, au comptoir des annonces classées et choisissait les jours où elle désirait publier. C'est le *Journal de Montréal* qui était le plus strict en exigeant un enregistrement au Palais de Justice. Un exercice à répéter à chaque année. Britanny l'a fait une fois. Elle s'est enregistrée sous un faux nom et une fausse adresse sous la rubrique *Agence d'accompagnement*. Mais l'année suivante, des mesures renforcées lui font rebrousser chemin. Elle craint que la police ne découvre ce qu'elle fait. Elle veut éviter les problèmes à tout prix. «C'est dommage parce que c'est avec une annonce dans *Le Journal de Montréal* que j'ai battu mon record absolu : 1200\$ en une journée», dit-elle le regard brillant.

Au fil des ans, Britanny réalise que ses annonces lui rapportent plus les jeudis, jour de paie, et les vendredis. Sa clientèle, surtout celle du milieu des affaires, la rencontrait sur l'heure du midi ou à la fermeture des bureaux. «Ils ne prenaient pas toute l'heure car ils étaient trop pressés», se souvient la jeune femme qui recevait aussi, vers 3 heures du matin, la clientèle des boîtes de nuit. «Je ne m'empêchais pas d'aller me coucher mais je me tenais prête, dormant sur une oreille, prête à toute éventualité. J'avais juste à me recoiffer, me maquiller et me rhabiller.»

Britanny se fixait des limites. Ne jamais recevoir de clients le matin, son moment à elle. Et elle ne répondait pas au téléphone quand elle s'organisait des sorties dans les bars ou au cinéma pour voir ses amis ou qu'elle allait dévaliser les boutiques. «Quand j'avais gagné assez d'argent, je ne répondais pas. Si j'avais fait 400 \$ dans la journée, je n'avais pas

besoin de rester éveillée. Il ne faut pas laisser l'escorte prendre toute la place. Je serais devenue folle à toujours attendre des appels.»

UN BON VOISINAGE

En évitant les clients à problèmes et en les espaçant autant que possible, Britanny croit ne pas avoir suscité la méfiance de ses voisins. Elle dit ne jamais avoir été dévisagée comme une prostituée. Les gens ne se doutaient pas que sous ce joli visage débordant d'énergie et d'empathie se cachait tantôt une bonne-à-tout-faire, un semblant d'infirmière ou encore une dominatrice prête à satisfaire des clients aux fantasmes qui dépassent l'entendement. Que dans ses armoires, des costumes et des jouets bien dissimulés procuraient un plaisir bien particulier. De son appartement, Britanny menait une double vie plus discrète que si elle avait offert ses services sexuels sur le trottoir.



DVD GAMBLING

La réalité sur les jeux de hasard,
un outil de discussion pour les jeunes.

Le documentaire explore différents aspects du jeu compulsif: tentation, perte de jugement, perte de ses moyens financiers, relations détruites par le mensonge...

Le DVD se prête parfaitement au cadre scolaire ou à un groupe de discussion. Voyez Biz de Loco Locass, Éléonore Mainguy, ancienne croupière et Did Tafari Bélizaire, joueur compulsif devenu paraplégique après une tentative de suicide, s'exprimer sur le gambling.

20\$ + 5\$ (taxes et frais de transport)
www.editionstnt.com
(514)256-9000 ou 1-877-256-9009

ÉDITIONS TNT

Petites princesses et contes de fées

MATTHEW JOHNSON

DIRECTEUR DE L'ÉDUCATION, RÉSEAU ÉDUCATION-MÉDIAS

C'est une question que se posent la plupart des parents de petites filles : «Est-elle dans sa phase princesse?» Cette perspective ne contrarie pas tous les parents: plusieurs achètent avec plaisir robes, jouets et accessoires de princesse, des chaussures aux sacs à main, tout en rose. D'autres, par contre, sont au désespoir à cause des puissants stéréotypes féminins véhiculés et chaque nouvel article princesse peut être une source de conflit.

Disney est en bonne partie à l'origine de cette culture princesse et en 2009, cette société a étendu son influence en présentant la première princesse afro-américaine, Tiana, dans le film d'animation *La princesse et la grenouille*. Les princesses sont une très bonne affaire pour Disney. En 2000, la société a commencé à distribuer commercialement les produits dérivés liés à ses personnages pouvant être considérés comme des princesses et ces produits sont devenus l'une des sources de recettes les plus importantes de la société.

Andy Mooney, qui est à l'origine de la gamme de produits princesse, a déclaré au *New York Times* qu'il avait eu l'idée en voyant les petites filles s'habiller en princesse pour assister aux spectacles de Disney sur glace. Depuis, ces produits dérivés ont envahi presque tous les aspects imaginables de la vie des enfants, de la literie aux pansements adhésifs en passant par le baume pour les lèvres.

L'ATTRAIT DES PRINCESSES

Mais tout cela est-il nécessairement mauvais? Après tout, les princesses figurent dans les contes de fée depuis des centaines d'années; les personnages de Cendrillon et de Blanche-Neige sont nés bien avant que Disney ne s'y intéresse.

Il est facile de comprendre l'attrait qu'exercent les princesses sur les filles et de faire le parallèle avec les garçons: les princesses ont par magie accès à la richesse et aux privilèges; les garçons eux, rêvent de devenir des demi-dieux ou des héros. Là où les versions masculines et féminines divergent, c'est que les garçons imaginent qu'ils vont acquérir des pouvoirs et des habiletés tandis que les princesses possèdent automatiquement richesse, beauté et amour. Pas étonnant que plusieurs parents s'inquiètent des rôles sociaux enseignés ainsi à leurs filles.

EFFORTS INUTILES

Les nombreux articles sur ce phénomène constatent tous la même chose : les petites filles refusent toute critique ou modification de leurs princesses. Dans un article du *Los Angeles Times*, Rosa Brooks dit n'avoir pas réussi à convaincre ses filles que les princesses risquent davantage de se retrouver sous la guillotine que de faire un mariage de rêve. Tracee Sioux qui rédige un blogue intitulé *The Girls Revolution*, décrit ses efforts inutiles pour détourner sa fille des princesses. De même, les filles n'acceptent pas

facilement les histoires qui tentent de détrôner la princesse classique.

Mais les enfants, experts des contes de fée, s'attachent-ils aux rôles masculins et féminins ou au récit lui-même? Comme l'écrit Lyn Mikel Brown, co-auteur de *Packaging Girlhood*, le problème, ce n'est pas de jouer à la princesse mais bien que la culture princesse domine de façon si absolue. «Lorsqu'un aspect domine à ce point, on ne parle plus de choix: il s'agit d'une mission qui vise à écraser toutes les autres formes de jeu. Il peut sembler y avoir plus de choix pour les filles, mais si vous y regardez de près, vous verrez que leurs choix sont de plus en plus limités.»

Sa co-auteur, Sharon Lamb, fait aussi remarquer que les possibilités d'action des princesses ne sont pas très grandes et débouchent sur des rôles hypersexualisés vendus aux préadolescentes et aux adolescentes: «Il y a un piège au bout de l'arc-en-ciel parce qu'il ne s'agit pas de progresser naturellement du rose pâle et innocent vers d'autres couleurs mais bien vers le rose flamboyant et sexy – exactement le type de sexualisation que les parents essaient d'éviter.»

PRODUITS DÉRIVÉS

Disney est certainement conscient de l'aspect sexospécifique qui sous-tend la gamme de produits «princesses Disney». L'entreprise doit procéder avec précaution et veiller à

faire des films qui plaisent aux filles sans être trop centrés sur les filles : après les recettes décevantes de *La princesse et la grenouille* dues à la réticence des garçons à aller voir un film dont le titre comprend le mot «princesse», le nom de l'héroïne du prochain film, *Rapunzel*, a été remplacé par le plus neutre *Tangled* et la société a davantage mis en valeur le rôle principal masculin.

Même si le marketing du film est conçu pour attirer les garçons, vous pouvez être certains que *Rapunzel* s'ajoutera à la liste des princesses Disney et que l'on verra son visage sur des centaines de produits vendus sous licence (tous roses bien entendu). Le studio a maintenant pour politique de ne tourner que des films qui pourront déboucher sur des produits dérivés, ce qui signifie qu'à long terme, la vente des brosses à dents et des draps *Rapunzel* sera plus importante que les recettes du film.

DES MODÈLES POSITIFS

Comment les parents devraient-ils réagir à l'arrivée de la «phase princesse»? Ils peuvent tout simplement dire «non» - ce que les parents ne devraient jamais craindre de faire. Mais l'interdiction pure et simple pourrait se retourner contre eux et rendre encore plus désirable tout ce qui est «princesse». Il pourrait être plus efficace de veiller à mettre également les filles (et les garçons) en contact avec des modèles féminins plus positifs.



Plusieurs livres pour enfants proposent des personnages qui ont du caractère; dans les films il est peut-être plus difficile de trouver des personnages féminins forts mais les films d'animation produits par le Studio Ghibli - tels que *Kiki's Delivery Service* et *Mon voisin Totoro* - sont un bon début.

ESPRIT CRITIQUE

Par-dessus tout, il est important que les parents s'intéressent aux médias qu'utilisent leurs enfants et soient prêts à discuter avec eux de ce qu'ils regardent. Évitez la confrontation, mais posez des questions: Penses-tu qu'il est vraiment possible de changer un être colérique en une personne

gentille comme Belle le fait avec la Bête? Vaut-il la peine de renoncer à sa voix et à sa famille pour un garçon comme le fait Ariel? Si Mulan est habillée en garçon pendant presque tout le film, pourquoi porte-t-elle des vêtements féminins sur les produits dérivés? À ton avis, pourquoi Disney a-t-il changé le titre de *Rapunzel*?

Peut-être est-il impossible d'échapper à la phase princesse mais si vous enseignez à votre enfant à faire preuve d'esprit critique lorsqu'il ou elle utilise les médias, vous pourrez aider la princesse qui grandit à ne pas s'attendre à ce que le prince charmant - ou la bonne fée sa marraine - résolve tous ses problèmes.

Euthanasie

L'industrie de la mort

ALAIN LAMPRON

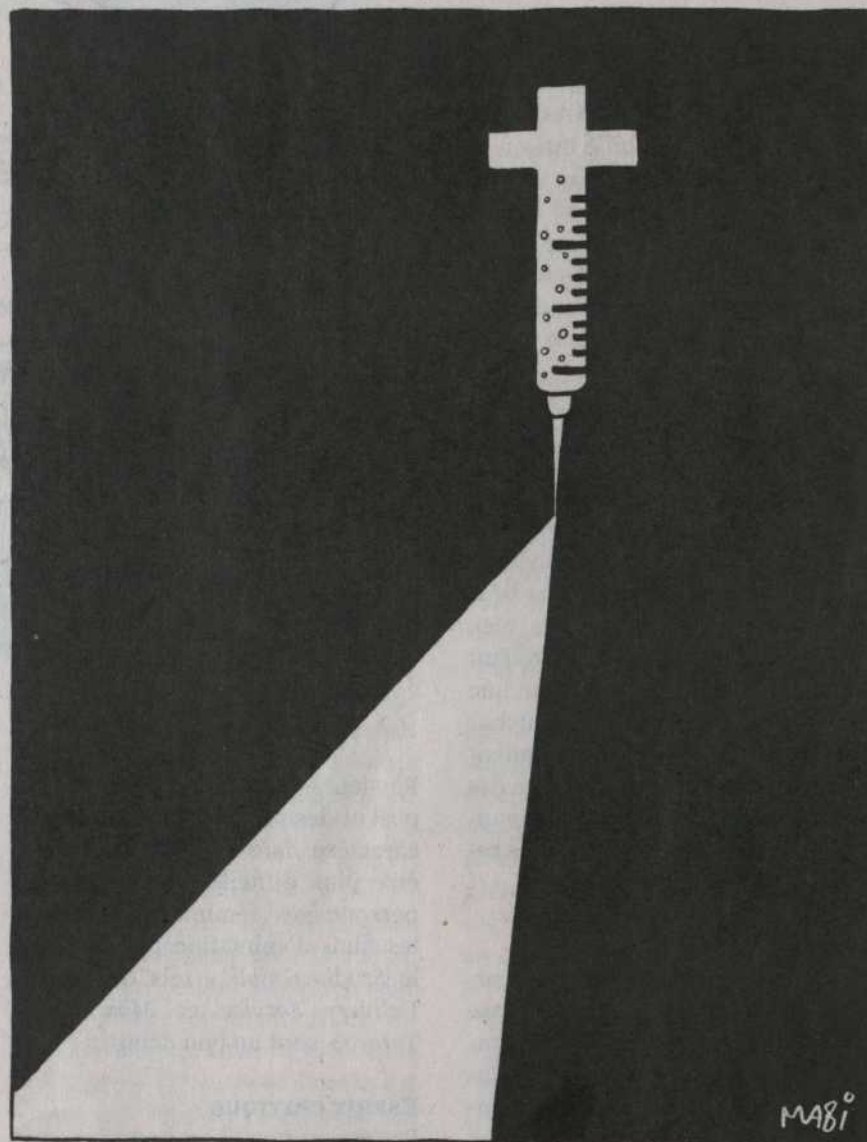
Nous assistons à un débat farouche sur la légalisation de l'euthanasie. Mais avant de statuer, ne devrait-on pas essayer de comprendre pourquoi notre société se retrouve aujourd'hui devant ce dilemme ?

Ce débat soulève les passions à cause des différentes croyances impliquées et parce qu'un trop grand nombre de personnes meurent tous les jours dans l'absence de dignité. Nombre de gens ont des témoignages bouleversants à livrer. Des gens qui souhaitent que l'expérience qu'ils ont vécue à travers le décès d'un proche soit épargnée à d'autres et reconnue comme étant inacceptable.

Le dilemme se situe davantage au niveau de ceux qui n'ont pas la capacité de passer à l'acte. Ceux qui auraient pu prévoir des clauses bien spécifiques dans un «Mandat en cas d'inaptitude» ou un «Testament de vie» et qui ont négligé de le faire. Ceux qui auraient enregistré de telles clauses mais dépendent d'intervenants qui appliquent obstinément des principes ou règlements allant à l'encontre de leurs dernières volontés.

LANGAGE À DÉFINIR

Permettre la mort en laissant la nature faire son œuvre ne devrait pas être considéré comme de l'euthanasie. Il est essentiel de faire connaître au plus vite les définitions officielles de cette nouvelle terminologie, de sorte que tout le monde



puisse enfin parler le même langage ! L'utilisation de termes tels que «suicide assisté», «meurtre par compassion» et «euthanasie» ne font qu'ajouter une confusion inutile à un débat suffisamment délicat

en soi. J'ai l'impression que l'on associe faussement l'euthanasie à l'arrêt de procédures médicales qui maintiennent la vie artificiellement. La véritable euthanasie représente une procédure exceptionnelle. Alors

comment se fait-il que les sondages démontrent un aussi grand désir de légaliser l'euthanasie ?

ZOMBIS SOUS MÉDICAMENTS

Dans mon travail, je visite des centres pour des personnes souffrant, entre autre, d'Alzheimer, de Parkinson et de démence. Chaque épisode de lucidité menant à une expression d'agressivité, de révolte ou de tristesse est rapidement jugulé par une médication plus puissante.

Ces personnes n'ont plus rien de l'homme d'affaires, de l'épouse, de la grand-maman qu'ils étaient. Je ne peux qu'observer les allées et venues de véritables zombis confinés à un mouiroir où ils seront maintenus en vie le plus longtemps possible. Le personnel a beau être dévoué, vivre plusieurs années dans de telles conditions n'est pas souhaitable: le droit à une mort naturelle n'y est pas respecté.

PRIORITÉ À LA VIE

Il devient de plus en plus rare de mourir «naturellement», soit de la perte de fonctions vitales qui accompagnent le vieillissement, d'un accident ou d'une maladie grave. Les avancées médicales, plus particulièrement celles réalisées par l'industrie pharmaceutique, permettent de prolonger le fonctionnement des organes vitaux, sans véritable égard à la qualité de vie. Il semble bien que la mission de préserver la vie, en apparence noble, a généralement priorité sur toute autre considération.

Un malade, même en phase terminale, devrait être consulté et donner son accord avant de recevoir un traitement. S'il en est incapable, cette responsabilité devrait revenir aux proches. Ça, c'est la théorie. En pratique, on vous place générale-

ment devant le fait accompli, sans présenter d'alternative.

Il est extrêmement difficile d'exprimer une opinion divergente. J'ai pu le constater à plusieurs occasions. Alors, à moins d'une mort accidentelle ou d'une mort subite, il faut s'attendre à une longue agonie générant de grandes souffrances, à la fois pour le mourant et pour son entourage.



TÉMOIGNAGES

Jean-Claude

Lors d'une de mes visites à Jean-Claude, on m'avertit que ce n'était pas une bonne journée pour lui. Il aurait menacé une préposée avec une fourchette avant de plonger dans le mutisme qui le caractérise. Je prends doucement contact avec lui et, lorsqu'il me regarde, je lui demande comment il va. « De la merde ! », qu'il me répond. Un peu plus tard, Jean-Claude m'avoue dit qu'il en a son voyage, que les journées sont trop longues, qu'il veut partir et me demande de l'aider. Est-ce là un symptôme de démence?

Yvon

Yvon s'est cassé le cou, il y a plus de dix ans, dans un accident du travail. Une procédure chirurgicale, expérimentale à l'époque, lui a miraculeusement « sauvé la vie ». Elle l'a condamné à être prisonnier d'un corps inerte. Chaque matin il se réveille déçu d'être encore en vie. Il aurait préféré mourir. Il est révolté à la pensée des coûts engendrés pour couvrir les soins requis par son état. Malheureusement pour lui, son corps inerte demeure en excellente santé. Il considère depuis quelques temps faire un voyage aller-simple dans un pays où l'euthanasie est légale...

Marc

Marc est atteint d'une maladie dégénérative très rare pour laquelle l'espérance de vie se situe entre 20 et 30 ans. Il a maintenant 26 ans. Malgré sa paralysie totale, Marc souhaite vivre le plus longtemps possible. L'expérience de la souffrance est unique à chaque personne. D'un côté, on retrouve des gens riches et célèbres qui se suicident et, de l'autre, des personnes complètement paralysées qui tiennent à la vie.

Mon père

La mort de mon père a été absolument atroce. Pendant plusieurs jours, alors que son état ne permettait aucun espoir, il a été maintenu en vie par une panoplie de médicaments qui ne lui ont épargné aucune souffrance. Il a fallu hausser le ton et exiger que l'on mette immédiatement un terme à ce véritable acharnement thérapeutique pour qu'enfin il puisse partir. Il n'était pourtant pas question d'euthanasie.

Euthanasie

Dignité dans la mort

ALAIN LAMPRON

Il ne faudrait pas associer la promotion du respect du droit à une mort naturelle à un rejet des soins palliatifs. Ceux-ci permettent de mourir avec plus de dignité. La véritable indignité, celle qui ajoute à la souffrance, est surtout attribuable à certains traitements. À l'attitude du personnel médical qui choisit trop souvent de s'en tenir au protocole et de refuser une dose de morphine supplémentaire à un mourant qui vit péniblement ses dernières heures. À la décision d'intuber les personnes en phase terminale lorsqu'elles ont perdu le réflexe d'avalier et sont maintenues en vie artificiellement.

Après avoir frôlé la mort à trois reprises, les souffrances aiguës n'ont représenté pour moi qu'une étape faisant place à une transition difficile à décrire. J'attendais paisiblement, dans un état de conscience altéré où toute possibilité de communication avec le monde extérieur disparaissait graduellement. Seul et vivant intensément l'expérience de la mort, je peux affirmer qu'il n'y avait aucun espace pour ressentir de l'indignité.

Y a-t-il un véritable souci de compassion derrière la notion rassembleuse d'indignité? N'exprimerait-elle pas une réaction inavouable d'angoisse, d'impuissance et de peur face à l'expression de souffrance du mourant qui nous perturbe en ne s'éteignant pas doucement? La mort fait peur. La

souffrance encore plus. C'est probablement pourquoi une portion de la société se sentirait mieux en sachant qu'il y a un accès au bouton du siège éjectable que représente l'euthanasie.

Mourir ne devrait pas être compliqué. Pourtant, la façon de vivre la mort semble problématique. La mort est perçue comme une faiblesse, une erreur que toute une industrie s'acharne à corriger, à repousser, à camoufler.

Mourir ne devrait pas être compliqué. Pourtant, la façon de vivre la mort semble problématique. La mort est perçue comme une faiblesse, une erreur que toute une industrie s'acharne à corriger, à repousser, à camoufler.

La question de l'euthanasie est complexe. Aujourd'hui c'est illégal, demain ce sera légal. Il suffit d'une loi. Si un jour on autorise l'euthanasie, ce sera parce qu'elle répond à un besoin. Mais lequel? Mettre un terme à la souffrance, pourra-t-on me répondre. Mais quelle souffrance? Physique, psychologique ou morale? Comment déterminer quel type de souffrance est digne d'un soulagement permanent et quel autre devra être traité? Comment évaluer le degré de souffrance admissible? Est-ce que l'angoisse par anticipation, la

peur de souffrir donnera le droit à une dernière injection?

L'évolution de la médecine a complètement transformé notre réalité face à la façon de mourir. Les méthodes permettant de prolonger l'existence sont de plus en plus efficaces: mourir devient une décision à prendre. Une décision qui, dans bien des cas, n'appartient pas au principal intéressé. Nous avons probablement tous vécus ou entendu l'histoire d'horreur d'une personne qui a péniblement terminé

sa vie dans un système médical qui s'acharne à essayer un nouveau médicament puis un autre, dans l'espoir de prolonger la vie de quelques semaines, quelques jours, voir quelques heures! Est-ce le prix à payer pour faire progresser la médecine? Pour nourrir l'illusion de pouvoir un jour vaincre la mort?

Mes expériences m'amènent à être critique envers le système médical. Pourtant, au travers des cauchemars se glissent quelques cas de morts facilitées par des médecins compréhensifs et des établissements extraordinaires.

Il m'est impossible de prendre position sur l'euthanasie. Tout dépend des personnes et des circonstances. Pourquoi recourir à des principes rigides qui exigent des lois alors que la vie est pleine de nuances? Je préfère les valeurs aux principes car elles sont plus souples et laissent place au jugement, à l'adaptation, mais surtout à l'évolution.

Homosexualité

La vie heureuse de Jean-François Capelle

DOMINIC DESMARAIS

Jean-François Capelle a eu la vie facile. Comme s'il était toujours au bon endroit au bon moment. Cet ingénieur, aujourd'hui à la retraite, a traversé son existence le sourire aux lèvres. Et grâce à sa nouvelle passion, l'écriture, il réalise sa chance et partage son bonheur. Regard sur un aventurier qui n'a jamais eu peur de l'inconnu.

Originaire de France, Jean-François Capelle a été élevé par des parents hors normes qui lui ont légué une ouverture d'esprit qui l'a poussé à vivre des expériences différentes. La vie ne lui a jamais mis de frein. Et il ne s'en est jamais mis.

Enfant, son éducation lui est offerte gratuitement. L'état de son père, grand blessé de la Deuxième Guerre mondiale, lui confère le statut de *pupille de la Nation*. Le gouvernement français paiera toutes ses études. Il en profite pour décrocher un doctorat en génie civil. «Ça ne m'a rien coûté grâce à ça. Je n'ai pas eu à me battre», confie-t-il avec reconnaissance. Mais à cette époque, il ne savoure pas sa chance. Confronté par la réalité des étudiants québécois qui manifestent contre la hausse des frais de scolarité, il réalise sa bonne fortune.

Car ce sont ses études qui lui ont ouvert les portes d'une vie captivante. Au début des années 1960, il est un oiseau rare. Les ingénieurs sont en demande. Partout on multiplie les grands chantiers. Ses anciens professeurs lui suggèrent



PHOTO: Gracieuset de Jean-François Capelle

JEAN-FRANÇOIS CAPELLE A TRAVERSÉ SON EXISTENCE LE SOURIRE AUX LÈVRES.

le Canada, un pays d'aventuriers. Il tente sa chance. «J'ai envoyé mon CV à deux endroits. Les deux voulaient m'engager. Au Québec, il n'y avait pas d'ingénieur avec ma spécialité. Alors on m'a donné des responsabilités que je n'aurais jamais eu si tôt, en France.»

Jean-François Capelle débarque à Montréal en 1964. «C'était un village! Les gros immeubles, c'étaient la Place Ville Marie et la Place des Arts. Je suis arrivé à un moment exceptionnel. Il y avait beaucoup de travail!» Les services du nouvel arrivé sont requis pour ériger ce qui deviendra des emblèmes du Québec. Il s'implique notamment dans la construction du métro, de l'Expo

67, des barrages de la Baie James. Il garde un merveilleux souvenir de cet immense projet hydro-électrique. «C'était l'aventure! L'hélicoptère, l'avion à ski pour atterrir sur les lacs gelés. On dormait dans des tentes, en plein hiver!» Le retraité s'enthousiasme. Il aurait tant à dire sur ses expériences, qu'il ne sait par où commencer.

Après s'être forgé une réputation, noué des relations professionnelles et d'amitié avec une génération de bâtisseurs, le Français d'origine et un de ses amis fondent leur compagnie. Il veut voler de ses propres ailes. Le Québec, soudainement, n'est plus assez vaste. L'aventure l'appelle au loin.

«J'ai surtout participé à la construction de barrages et ce, dans le monde entier. J'allais sur le terrain pour faire des essais, je négociais des contrats. Et je prenais des sabbatiques pour travailler sur d'autres projets.» Ses congés lui permettaient de travailler pour le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD). Il se retrouvait alors seul expatrié au milieu du personnel du pays où il travaillait. Une intégration totale à des cultures, des croyances et des mets dans plus de 25 pays répartis sur 4 continents. Les connaissances, les anecdotes, les aventures débordent. Il a profité pleinement de ce vaste terrain de jeu et ressent le besoin de partager.

L'HOMOSEXUALITÉ À 40 ANS

Jean-François Capelle s'est marié au Québec avec une hôtesse de l'air rencontrée dans un avion. Père de deux enfants, il vivait une relation tout à fait normale jusqu'à l'apparition du féminisme dans les années 1970. «Ma femme m'a dit qu'elle ne pouvait pas se réaliser à la maison. Elle ne voulait plus s'occuper des enfants. Ça tombait bien, j'avais envie de le faire», raconte l'ingénieur avec le sourire d'un enfant. Sa femme le quitte pour vivre ce qu'elle recherche. Lui reste à la maison.

C'est en faisant l'amour avec une femme, qu'il s'interroge. «J'ai vu l'image d'un homme. Je m'en souviens très bien.» Avant cette apparition, il n'avait jamais ressenti d'attrait pour la gent masculine. «Probablement que c'était latent mais je n'avais jamais eu d'attraction pour un homme. J'étais naïf. Je ne savais même pas que ça existait, l'homosexualité.»

Fort de cette image en tête, l'idée de s'apitoyer ne l'effleure même pas. «Je ne me suis pas dit: Mon dieu, je suis gai! Moi, je suis très pragmatique. Ce que je vois, je dois

l'essayer.» Curieux, il applique la même attitude qui l'a menée partout dans le monde: il s'ouvre à l'idée. «C'était au début des années 1980. Je ne connaissais rien du milieu gai. Je suis tombé par hasard sur l'annonce d'un masseur. J'ai pris rendez-vous! Je lui ai dit que je n'avais jamais eu d'expérience gay. Ça s'est très bien passé.»

L'ingénieur passe deux ans à vivre des relations avec des femmes et des hommes. Finalement, il trouve les relations homosexuelles plus satisfaisantes. Il ne vit pas la déprime, le doute. Il s'est abandonné avec plaisir, sans limites. «C'est une chance que ça me soit arrivé plus tard. Car plus jeune, ma vie aurait été complètement différente. Je n'ai pas eu à vivre le rejet de mes amis. J'avais déjà un statut social.»

«L'écriture, je m'en sers pour passer mes idées. C'est mon *coming out* social tardif.» - J.-F. Capelle

À l'image de sa vie professionnelle qui s'est déroulée sans difficultés, il accepte son homosexualité tout naturellement. Ce qui lui rend la tâche facile avec ses proches. Il ne sent pas le besoin de s'expliquer. «Je ne le cachais pas mais je ne le disais pas non plus.» Ses enfants l'apprennent en le voyant avec son amoureux. «C'était évident! Ils s'entendaient bien.» Il fait de même avec sa sœur. Il se sent normal. Pourquoi avoir à sortir du placard? «C'est pour ça que j'ai l'impression que plusieurs gais se mettent dans un ghetto. C'est naturel, c'est tout. Je comprends que, pour un enfant, il y a la peur d'être rejeté. Quand je vois des

adolescents chahutés dans les écoles, je trouve ça drôlement dur. Ça amène le suicide, le décrochage. Mais quand on est un adulte, de quoi on a peur? Pourquoi avoir honte?»

UNE VIE ROMANCÉE

Ce parcours captivant et facile, Jean-François Capelle le fait revivre dans l'écriture. À l'intérieur d'une intrigue policière fictive dont il est le personnage principal, il se raconte. Il affiche ouvertement son homosexualité. Il considère que les gens qui ont des carrières comme lui, dans l'ingénierie, ne doivent pas se cacher. «Ce n'est pas la partie fondamentale de mon livre. C'est le saccage de la nature et le rôle de la finance. Mais oui, il y a des gais. Je montre que c'est normal, que la vie est passionnante avant tout.»

Il passe ses messages en utilisant son expérience. Avec le recul, il réalise que son travail d'ingénieur a déplacé des populations, causé du tort à l'environnement. «Je n'étais pas conscient de ce que ça pouvait amener comme problèmes, la construction de barrages. À l'époque, on n'en parlait pas. On n'y pensait pas. Ça n'existait pas. Aujourd'hui, je ne sais pas si je le referais. L'écriture, je m'en sers pour passer mes idées. C'est mon *coming out* social tardif.»

Jean-François Capelle est né au bon moment. À l'époque où on ne se posait pas de questions. On avait de grandes idées et on se demandait juste comment les réaliser. L'impact de ces réalisations sur la vie des gens et l'environnement n'était pas dans l'air du temps. L'ingénieur de carrière n'a pas de remords. Il vivait en phase avec son temps, sa génération. Il écrit avec ce regard et ses livres sont importants pour comprendre cette différence entre hier et aujourd'hui.



Oui

Je m'abonne

- 1 an - 6 nos. **34,95\$**
- 2 ans - 12 nos. **59,95\$**
- 3 ans - 18 nos. **79,95\$**
Taxes incluses
- Membre privilégié 25\$ et plus

International 39\$ Cad. 1 an.

Chèque ou mandat à l'ordre de Reflet de Société
4233, Ste-Catherine Est Montréal, QCH1V 1X4



Prénom: _____ Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code Postal: _____ Tél.: _____

Courriel: _____

Carte no.:

Date d'expiration: VISA MASTER CARD AMEX

Signature: _____ Date: _____

Téléphone: (514) 256-9000
Sans frais: 1-877-256-9009

TOUTE CONTRIBUTION SUPPLÉMENTAIRE POUR SOUTENIR NOTRE TRAVAIL EST LA BIENVENUE

RESSOURCES >>>

Général >>>

- Aide juridique Hochelaga (514) 864-7313
- Protection de la jeunesse (DPJ) 1-800-665-1414
- Info-Santé 811
- Centre antipoison 1-800-463-5060
- Centre de référence du grand MTL (514) 527-1375

Centre de crise de Montréal >>>

- Tracom (centre-ouest) (514) 483-3033
- Iris (nord) (514) 388-9233
- L'Entremise (est, centre-est) (514) 351-9592
- L'Autre-maison (sud-ouest) (514) 768-7225
- Centre de crise Québec (418) 688-4240
- L'Ouest de l'île (514) 684-6160
- L'Accès (Longueuil) (450) 468-8080
- Archipel d'entraide (418) 649-9145
- Prévention du suicide (urgence) (418) 683-4588

Drogue et désintoxication >>>

- Toxic-Action (Dolbeau-Mistassini) (418) 276-2090
- Centre Jean-Lapointe Mtl Adulte (514) 288-2611
- Le grand chemin Québec Jeunesse (418) 523-1218
- Pavillon du Nouveau point de vue (450) 887-2392
- Urgence 24 hrs (514) 288-1515
- Portage (450) 224-2944
- Centre Dollard-Cormier Jeunesse (514) 982-4531
- Centre Dollard-Cormier Adulte (514) 385-0046
- Le Pharillon (514) 254-8560
- Drogue aide et référence 1-800-265-2626
- Un Foyer pour toi (450) 663-0111
- L'Anonyme (514) 236-6700
- Cactus (514) 847-0067
- Dopamine et Préfix (514) 251-8872
- Intervenants en toxicomanie (450) 646-3271
- Escale Notre-Dame (514) 251-0805
- FOBAST (418) 682-5515
- Dianova (514) 875-7013
- Centre CASA (418) 871-8380
- Centre UBALD Villeneuve (418) 663-5008
- Au seuil de L'Harmonie (418) 660-7900

Famille >>>

- Grands frères/grandes sœurs (418) 275-0483
- Familles monoparentales (514) 729-6666
- Regroupement maisons de jeunes (514) 725-2686
- Grossesse secours (514) 271-0554
- Chantiers Jeunes (514) 252-3015
- Réseau Hommes Québec (514) 276-4545
- Patro Roc-Amador (418) 529-4996
- Pignon Bleu (418) 648-0598
- YMCA Mtl centre ville (514) 849-8393
- YMCA Hochelaga-Maisonneuve (514) 255-4651
- Armée du Salut (514) 932-2214
- La Marie Debout (514) 597-2311

Violence >>>

- CALACS Montréal (514) 934-4504
- Chaudière-Appalaches (418) 227-6866
- Lévis 1-866-835-8342
- CAVAC Montréal (514) 277-9860
- Québec (418) 648-2190

Groupe d'aide et d'info. sur le harcèlement sexuel au travail (514) 526-0789
SOS violence conjugale (514) 363-9010
ou 1-800-363-9010

Centre national d'info. sur la violence dans la famille 1-800-267-1291
Trêve pour elles (514) 251-0323
Centre pour les victimes d'agression sexuelle (24h) (514) 934-4504
Armée du salut (514) 934-5615

Lignes d'aide et d'écoute >>>

- Gai Écoute 1-888-505-1010
- Tel-jeunes (514) 288-2266
ou 1-800-263-2266
- Tel-aide et ami à l'écoute (514) 935-1101
- Jeunesse-j'écoute 1-800-668-6868
- Suicide action Montréal (514) 723-4000
- Prévention du suicide « accueil-Amitié » (418) 228-0001
- Partout au Québec 1-866-APPELLE
- Secours-Amitié Estrie 1-800-667-3841
- Cocainomanes anonymes (514) 527-9999
- Déprimés anonymes (514) 278-2130
- Gamblers anonymes (514) 484-6666
ou 1-800-484-6664
- Gam-anon (proches du joueur) (514) 484-6666
1-800-484-6664
- Narcotiques anonymes (514) 249-0555
ou 1-800-463-0162
ou 1-800-879-0333
- Outremangeurs anonymes (514) 490-1939
- Parents anonymes 1-800-361-5085
- Jeu: aide et référence 1-800-461-0140
- Alanon et Alateen (514) 866-9803
- Ligne Océan (santé mentale) (418) 522-3283
- Sexoliques Anonymes (514) 254-8181
- Prisme-Québec(soutien Masculin) (418) 649-1232
- Émotifs Anonymes (514) 990-5886
- Alanon & Alateen (418) 990-2666
- Alcooliques Anonymes Québec (418) 529-0015
- Montréal (514) 376-9230
- Laval (450) 629-6635
- Rive-Sud (450) 670-9480
- Mauricie/Saguenay-Lac-St-Jean (866) 376-6279
- Rimouski 1-866-923-6224
- NAR-ANON Montréal (514) 725-9284
- Saguenay (514) 542-1758

S'abonner à Reflet de Société est une façon originale de soutenir notre action auprès des jeunes.

VIH-SIDA >>>

- C.O.C.Q. Sida (514) 844-2477
- La Maison du Parc (514) 523-6467
- NoPa MTS/VIH (514) 528-2464

Déçrochage scolaire >>>

- Éducation coup de fil (514) 525-2573
- Revdec (514) 259-0634
- Carrefour Jeunesse (514) 253-3828
- Troubles d'apprentissage Québec (418) 626-5146

Hébergement de dépannage et d'urgence >>>

- Auberge de l'amitié pour femmes (418) 275-4574
- Bunker (514) 524-0029
- Le refuge des jeunes (514) 849-4221
- Chaïnon (514) 845-0151
- En marge (514) 849-7117
- Passages (514) 875-8119
- Regroupement maisons d'hébergement jeunesse du Québec (514) 523-8559
- Foyer des jeunes travailleurs (514) 522-3198
- Auberge communautaire du sud-ouest (514) 768-4774
- Maison le parcours (514) 276-6299
- Oxygène (514) 523-9283
- L'Avenue (514) 254-2244
- L'Escalier (514) 252-9886
- Maison St-Dominique (514) 270-7793
- Auberge de Montréal (514) 843-3317
- Le Tourant (514) 523-2157
- La Casa (Longueuil) (450) 442-4777
- Armée du Salut pour hommes (418) 692-3956
- Mission Old Brewery (514) 866-6591
- Mission Bon Accueil (514) 523-5288
- La Maison du Père (514) 845-0168
- Auberge du cœur Estrie (819) 563-1387
- La maison Tangente (514) 252-8771
- Hébergement St-Denis (514) 374-6673
- L'Abris de la Rive-Sud, homme (450) 646-7809
- Maison Élisabeth Bergeron, femme (450) 651-3591

Alimentation >>>

- Le Chic Resto-Pop (514) 521-4089
- Jeunesse au Soleil (514) 842-6822
- Café Rencontre (418) 640-0915

Nous avons nos propres expressions.

Réseautage

Songé

Gratteux

Accommodements

Poutine

Réingénierie

Pépine

Quétaine

Ambulatoire

Glorieux

Décrocheur

Nous avons nos propres magazines.

**Abonnez-vous à 3
magazines de votre choix
et ne payez que pour 2 !**

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

Faites votre choix parmi plus de 60 titres !

(Incluant celui que vous lisez présentement !)



Achetez-en **2** obtenez-en **1**
GRATUITEMENT !

Pour découvrir quels magazines répondent
le mieux à vos intérêts, allez en ligne sur
www.1gratuit.magazinescanada.ca
ou composez sans frais le **1-866-289-8162**

CODE DE RÉSERVATION : PAFY

Une excellente idée cadeau !

Disp
Par k
(Ajo

Pour cultiver son jardin intérieur...

Des livres à découvrir



9,95\$

Quand un homme accouche...

RAYMOND VIGER

À la suite de plusieurs expériences douloureuses, l'auteur présente l'accouchement de son enfant intérieur. En quête de sérénité, il se laisse guider par cet enfant. Ce roman est le premier d'une trilogie présenté dans sa version originale, il a été réécrit pour être inclus dans L'Amour en 3 Dimensions qui présente la trilogie complète.

Après la pluie... le beau temps

RAYMOND VIGER

On ouvre ce recueil au hasard et on se laisse bercer par ses textes remplis d'émotions et de sagesse. Chaque histoire nous permet de découvrir les différentes émotions qui nous habitent. Une aide lorsque nous traversons une période de crise, un soutien vers l'expression de nos émotions.



9,95\$

L'Amour en 3 Dimensions

RAYMOND VIGER

Par ce roman, l'auteur nous présente différentes facettes de l'amour. Chaque événement qui nous bouscule apporte un petit cadeau qu'il nous faut découvrir. Tantôt humoristique, tantôt teinté d'émotions, ce roman nous enseigne quelque chose de magique.

19,95\$

AU QUÉBEC

Disponible dans toutes bonnes librairies. En ligne www.refletdesociete.com
Par la poste 4233 Ste-Catherine Est Montréal, Qc H1V 1X4 (514) 256-9000
(Ajouter 2,95\$ pour la taxe et les frais de livraison)



POUR L'EUROPE

Librairie du Québec www.librairieduquebec.fr 30 rue Gay Lussac F-75005 Paris
Tél: 33 1 43 54 49 02 / Carrefour des Mondes 89700 Tonnerre France
Tél: 33 386 75 91 30 carrefourdesmondes@orange.fr

**EN ACHETANT UN T-SHIRT OU UN SWEAT-SHIRT
DU CAFÉ-GRAFFITI,
VOUS SOUTENEZ NOTRE INTERVENTION
AUPRÈS DES JEUNES.**



GRANDEUR: S • M • L • XL

Prix:
9,95\$

plus 3,55\$ taxes et transport

GRANDEUR: S • M • L • XL

Prix:
19,95\$

plus 6,95\$ taxes et transport



**MERCI DE MONTRER VOS COULEURS
ET POUR VOTRE SOUTIEN.**

Tél.: 1.877.256.9009

Tél.: 514.256.9000

www.cafegraffiti.net

journal@journaldelarue.ca